

Les contes du tyran

Un portrait de Saddam Hussein



par Mark Bowden, mai 2002.

Traduction française de Norbert Lipszyc
[English original: Tales of the Tyrant, by Mark Bowden]

1. Shakhsuh (Sa Personne)

"Aujourd'hui est un jour dans la Grande Bataille, la Mère Immortelle de Toutes les Batailles. C'est un jour glorieux, splendide pour l'amour propre du peuple de l'Irak et pour son histoire, et c'est le début de la grande honte pour ceux qui ont allumé le feu contre lui. C'est le premier jour, elui où la grande phase militaire de la bataille commence. Ou plutôt, c'est le premier jour de la bataille, puisque Allah a décrété que la Mère de Toutes les Batailles se poursuit jusqu'à ce jour."

-- Saddam Hussein dans une adresse télévisée au peuple irakien, le 17 janvier 2002

Le tyran doit voler quelques heures de sommeil. Il doit en changer le lieu et l'horaire régulièrement. Il ne dort jamais à la même place. Il va de lit secret en lit secret. Un sommeil régulier, une routine quotidienne, sont des luxes qui lui sont refusés. Il est trop dangereux d'être prévisible, et chaque fois qu'il ferme les yeux la nation dérive. Sa main de fer se desserre. Les complots se trament dans l'ombre. Pendant ces quelques heures il doit se fier à quelqu'un, et rien n'est plus dangereux pour un tyran que la confiance.

Saddam Hussein, l'Oint, le Glorieux, le Descendant du Prophète, le Président de l'Irak, le Président de son Conseil Révolutionnaire, le Maréchal en Chef de ses armées, docteur de ses lois, le Grand Oncle de tous ses peuples, se lève vers trois heures du matin. Il ne dort que 4 à 5 heures par nuit. Au lever, il va nager. Tous ses palais, toutes ses maisons ont des piscines. L'eau est le symbole de la richesse et du pouvoir dans un pays de déserts comme l'Irak, et Saddam en fait jaillir partout, fontaines, piscines et bassins, rivières internes et cascades. C'est un thème récurrent dans tous ses immeubles. Ses piscines sont soigneusement entretenues et testées chaque heure, plus pour conserver la température, le taux de chlore et le pH à des niveaux confortables que pour détecter si un quelconque poison ne va pas s'attaquer à lui par ses pores, ses yeux, sa bouche, son nez, son pénis ou son anus, bien qu'il le craigne toujours.

Son dos est fragile, une hernie discale, et la natation l'aide. Cela le maintient aussi en bonne santé et en forme. Cela satisfait sa vanité, épique, mais le souci qu'il a de sa santé tient à d'autres raisons: à 65 ans c'est un vieil homme. Son pouvoir étant basé sur la peur et non sur l'affection, il ne peut donner l'impression qu'il vieillit. Le tyran ne peut se permettre d'apparaître voûté, frêle et grisonnant. La faiblesse attire la révolte, les coups d'état. On peut imaginer Saddam s'obligeant chaque matin à effectuer le nombre de longueurs qu'il s'est fixé, à surpasser la distance qu'il parcourait à la nage l'année précédente, comme si le temps pouvait être aboli par l'effort et la volonté. La mort est un ennemi qu'il ne peut vaincre, seulement, peut-être, retarder. Alors il y travaille. Et il fait semblant. Il teint en noir ses cheveux gris, il évite d'utiliser ses lunettes pour lire en public. Quand il doit faire un discours, ses assistants l'impriment en très grosses lettres, juste quelques lignes par page. Son problème de dos l'obligeant à marcher en claudiquant légèrement, il évite d'être vu ou filmé marchant plus que quelques pas.

Il a des membres longs et de grandes et fortes mains. En Irak la taille d'un homme compte encore beaucoup et Saddam est impressionnant. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix il écrase ses assistants plus petits et plus ronds. Il n'a aucune grâce naturelle mais ses manières ont acquis une certaine élégance, celle d'un enfant de la campagne qui a appris à assortir la bonne cravate à son costume. Son poids fluctue entre 100 et 110 kilos, mais dans ses complets sont taillés de façon à cacher sa corpulence. Sa bedaine n'est visible que lorsqu'il ôte sa veste. Ceux qui l'observent

attentivement qu'il a tendance à perdre du poids en période de crise et à le reprendre rapidement lorsque les choses s'arrangent.

La nourriture fraîche arrive par avion deux fois par semaine: du homard, des crevettes, et du poisson, beaucoup de viande maigre et de produits laitiers. Les envois arrivent d'abord chez ses physiciens nucléaires qui les passent aux rayons X et les testent pour vérifier qu'ils ne sont ni irradiés ni empoisonnés. Sa nourriture est alors préparée par des chefs formés en Europe, travaillant sous la supervision de Al Himaya, chef de ses gardes du corps personnels. Chacun de ses 20 palais comprend une équipe complète de serveurs et chaque équipe prépare trois repas par jour. Sa sécurité exige que l'on organise chaque jour, dans chaque palais, une pantomime destinée à faire penser qu'il y réside. Saddam essaie de suivre un régime alimentaire tout comme il compte ses longueurs de bassin. Pour un homme de sa corpulence, il mange peu, picorant dans les plats, laissant souvent la moitié de la nourriture dans son assiette. Parfois, il dîne dans un restaurant de Bagdad. Quand cela arrive, son personnel de sécurité envahit la cuisine, exigeant que marmites, casseroles, plats et ustensiles soient bien astiqués, mais n'intervenant pas au-delà.

Saddam apprécie la gastronomie. Il préfère le poisson à la viande, et mange beaucoup de fruits frais et de légumes. Il aime boire du vin à ses repas, mais il n'est pas un oenologue, son vin préféré est le Mateus rosé. Et même s'il boit avec modération, il veille à ce que personne n'appartenant pas à son entourage familial et ses assistants immédiats ne puisse le voir boire. L'alcool est interdit par l'islam et en public Saddam est un fils respectueux de la foi.

Il a un tatouage sur la main droite, trois points bleu foncé alignés près du poignet. Dans son village les enfants sont ainsi tatoués à l'âge de 5 ou 6 ans, signe de leurs racines rurales, tribales. Les filles sont souvent marquées sur le menton, le front ou les joues (comme la mère de Saddam). Pour ceux qui, tel Saddam, sont venus en ville et se sont élevés socialement, les tatouages sont le signe d'une origine modeste et certains plus tard les enlèvent ou les décolorent. Les tatouages de Saddam se sont décolorés, mais apparemment seulement pour raisons d'âge. Bien qu'il proclame descendre du prophète Mahomet, il n'a jamais caché son humble naissance.

Le président à vie passe chaque jour de longues heures dans son bureau, quel que soit le bureau que lui et ses conseillers en sécurité choisissent. Il y rencontre ses ministres et ses généraux, demande leur opinion, et suit sa propre tendance. Il fait de courtes siestes durant la journée. Il peut quitter brusquement une réunion, s'enfermer dans une pièce voisine, puis revenir reposé après une demi-heure. Ceux qui rencontrent le Président n'ont pas ce loisir. Ils doivent rester éveillés et en forme tout le temps. En 1986, durant la guerre Iran Irak, Saddam surprit le Général Aladin al-Janabi en train de somnoler durant une réunion. Il le démit de son grade et le jeta hors de l'armée. Il fallut des années pour qu'al-Janabi puisse reprendre son rang et rentrer en faveur.

Le bureau de Saddam est toujours immaculé. Les rapports des divers services sont soigneusement rangés, chacun comprenant une description détaillée des réalisations et dépenses récentes précédées d'un résumé. Habituellement il ne lit que ceux-ci, mais il choisit certains rapports pour un examen plus approfondi. Si les détails contredisent le résumé, ou si Saddam est troublé, il convoque le chef de service. Lors de ces réunions Saddam est toujours poli et calme. Il élève rarement la voix. Il aime à démontrer une maîtrise sur chaque aspect de son domaine, depuis la rotation des récoltes jusqu'à la fission nucléaire. Mais ces réunions peuvent aussi être terrifiantes quand il s'en sert pour flatter, réprimander ou interroger ses subordonnés. Souvent il organise une visite surprise dans un bureau subalterne, un laboratoire, une usine, bien qu'avec les nécessaires préparatifs de sécurité, l'annonce de son arrivée le précède. La plupart de ce qu'il voit depuis son bureau ou lors de ces inspections "surprise" est arrangé et rempli de mensonges. Saddam a reçu de l'information irréaliste depuis si longtemps que ce à quoi il s'attend est toujours irréaliste. Ses bureaucrates complotent pour maintenir ses illusions. Aussi Saddam ne voit que ce que ceux qui l'entourent veulent bien lui montrer, ce qui, par définition, est ce qu'il désire voir.

Un homme stupide à sa place voudrait croire qu'il a créé un monde parfait. Mais Saddam n'est pas stupide. Il sait qu'on le trompe, et il s'en plaint.

Il lit voracement, sur toutes sortes de sujets allant de la physique aux romances sentimentales, et il s'intéresse à de nombreux sujets. Il a une passion spéciale pour l'histoire arabe et l'histoire militaire. Il aime les biographies de grands hommes et il admire Winston Churchill, dont la production littéraire est à l'égal de sa carrière politique. Saddam a aussi des aspirations littéraires. Il utilise des nègres pour produire un flot incessant de discours, d'articles, de livres d'histoire et de philosophie; son oeuvre comprend aussi des romans. Ces dernières années il semble avoir écrit et a publié deux fables romantiques, Zabibah et Le Roi du Château Fortifié; une troisième oeuvre de fiction, non encore titrée, devrait voir le jour sous peu. Avant de publier ses livres, Saddam les fait circuler discrètement auprès de professionnels de la littérature en Irak pour qu'ils les commentent. Aucun n'ose être sincère, le style est celui d'un amateur incompetent, alourdi par une veine de pédanterie sévère, mais chacun cherche à être utile, envoyant quelques suggestions amicales d'améliorations mineures. Les deux premiers romans furent publiés sous l'équivalent arabe de "Anonyme" qu'on pourrait traduire par "Ecrit par celui qui l'a écrit", mais le nouveau livre porterait le nom de Saddam comme auteur.

Saddam aime regarder la télévision, surveillant les chaînes irakiennes qu'il contrôle, mais aussi CNN, Sky, Al Jazira et la BBC. Il adore le cinéma, surtout les films impliquant des intrigues, des assassinats et des complots, Le Jour du Chacal, La conversation, Ennemi d'Etat, par exemple. Comme il a peu voyagé, ces films l'informent sur les idées dans le monde et alimentent son penchant à croire aux théories sur les conspirations mondiales. Pour lui, le monde est un puzzle que seuls les imbéciles acceptent au premier degré. Il aime bien aussi des films à thème plus littéraire. Deux de ses favoris sont "Le Vieil Homme et la Mer" et la série des "Parrains".

Saddam peut être charmant et il a un sens de l'humour en ce qui le concerne. "Il a raconté des histoires hilarantes sur la télévision", dit Khidir Hamza, un scientifique qui travailla dans le programme d'armes nucléaires irakien avant de s'enfuir à l'Ouest. "Il est un excellent conteur, un de ceux qui miment leur histoire en même temps qu'ils la racontent. Il raconta comment il s'était une fois retrouvé derrière les lignes de l'ennemi durant la guerre avec l'Iran. Il voyageait le long de la ligne de front, faisant des visites surprises, quand les Iraniens lancèrent une offensive qui isola la position où il se trouvait. Bien sûr, les Iraniens ne savaient pas qu'il se trouvait là. La manière dont il raconta l'histoire n'était ni vantarde, ni auto-admirative. Il ne prétendit pas avoir brisé les lignes ennemies en se battant. Il dit qu'il avait peur. Concernant les soldats de sa position il dit 'ils m'ont simplement quitté', le répétant plusieurs fois de manière humoristique. Puis il décrivit comment il se cacha avec son revolver et observa les combats jusqu'à ce que ses troupes reprennent sa position et qu'il soit à nouveau en sécurité. 'Que peut faire un pistolet au milieu d'une bataille?' demanda-t-il. C'était charmant, très charmant".

Le général Wafik Samarai qui fut le chef du renseignement de Saddam durant les 8 années de la guerre Iran Irak (et qui, après son limogeage à la suite de la guerre du Golfe, marcha pendant trente heures dans les régions montagneuses du nord de l'Irak pour s'échapper) dit la même chose:

"Il est plaisant d'être en sa compagnie et de parler avec lui. Il est sérieux et les réunions avec lui peuvent devenir tendues, mais il ne cherche pas à vous intimider à moins qu'il n'en ait ainsi décidé. Quand il vous demande votre opinion, il écoute très attentivement et ne vous interrompt pas. De même il s'énerve si on l'interrompt et demande sèchement qu'on le laisse finir."

Ses médecins ont conseillé à Saddam de marcher au moins deux heures par jour. Il n'y arrive que très rarement, mais il fait des promenades plusieurs fois par jour. Il avait pris l'habitude

d'effectuer ces ballades en public, descendant en trombe avec son entourage sur l'un ou l'autre des quartiers de Bagdad, ses gardes du corps ayant vidé les trottoirs et les rues avant le passage du tyran. Quiconque l'approchait sans y avoir été convié était battu quasiment à mort. Maintenant, marcher en public est devenu trop dangereux, et on ne doit pas le voir boiter. Aussi, Saddam ne fait plus d'apparitions publiques non scénarisées. Il boite allègrement derrière les murailles et barrières gardées par des patrouilles de ses vastes propriétés. Il se promène souvent avec un fusil, chassant le daim ou le lapin dans ses réserves personnelles. Il est un excellent fusil.

Saddam est marié depuis près de 40 ans. Sa femme, Sajida, est une cousine du côté de sa mère et la fille de Khairallah Tulfah, l'oncle et le mentor politique de Saddam. Sajida lui a donné deux fils et trois filles, et reste loyale envers lui, mais il a eu de nombreuses relations extra maritales. On raconte de lui qu'il choisit de jeunes vierges pour sa couche, comme le sultan Shahryar dans les Contes des Mille et une Nuits, qu'il a eu un enfant avec sa maîtresse de longue date, et même qu'il a tué une jeune femme après une rencontre sexuelle très chaude. Il est difficile de distinguer la vérité des mensonges. Tant de gens, en Irak et à l'extérieur, haïssent Saddam que toute rumeur embarrassante ou péjorative sera répandue, crue, répétée et écrite dans la presse occidentale comme étant la vérité. Ceux qui le connaissent bien se gaussent de ces contes.

"Saddam a des maîtresses, mais ces histoires de viol et de meurtre sont des mensonges" dit Samarai. "Ce n'est pas son genre. Il est très prudent envers lui-même dans tout ce qu'il entreprend. Il est scrupuleux et très convenable, et veut ne jamais faire mauvaise impression. Mais il est parfois attiré par d'autres femmes, et il a eu des liaisons avec elles. Ce ne sont pas le genre de femmes qui parleraient de lui."

Saddam est par nature un solitaire, et le pouvoir rend encore plus solitaire. Un jeune homme sans pouvoir et sans argent est totalement libre. Il n'a rien, mais il a aussi tout. Il peut voyager, errer. Il peut faire de nouvelles rencontres chaque jour, et il peut absorber l'infinie variété de la vie. Il peut séduire et être séduit, entreprendre et abandonner l'entreprise, s'engager ou s'enfuir, combattre pour préserver le régime en place ou fomenter une révolution. Il peut se réinventer chaque jour, selon les découvertes qu'il fait sur le monde et sur lui-même. Mais s'il prospère grâce aux choix qu'il fait, s'il se marie, a des enfants, acquiert de la richesse, des terres, du pouvoir, ses choix se réduisent chaque jour. La responsabilité et les engagements pris limitent ses marges de liberté. On pourrait penser que le plus puissant des hommes est celui qui dispose du plus grand nombre de choix, en fait c'est celui qui en a le moins. Trop de choses dépendent de chacune de ses décisions. Les choix du tyran sont les plus réduits de tous. Sa vie, la nation, sont dans la balance. Il ne peut plus explorer ni errer, s'engager ni fuir. Il ne peut plus se réinventer car tant d'autres dépendent de lui, et réciproquement. Il cesse d'apprendre car il est entouré, dans murailles de ses forteresses, de ses palais par des généraux, des ministres qui n'osent que rarement lui dire ce qu'il ne désire pas entendre. Le pouvoir progressivement isole le tyran du monde. Tout lui arrive de deuxième ou troisième main. Il est trompé tous les jours. Il devient ignorant de son peuple, de sa terre, même de sa propre famille. Il existe, en fin de compte, uniquement pour conserver le pouvoir et la richesse accumulés, pour construire son héritage. Survivre devient l'unique passion. Alors il contrôle sa nourriture, vérifie qu'elle ne contient pas de poison, prend de l'exercice derrière des murs bien gardés, n'a confiance en personne, et essaie de tout contrôler.

Le commandant Sabah Khalifa Khodada, officier de carrière de l'armée irakienne, fut convoqué à une réunion importante le 1er janvier 1996 devant abandonner de suite ses fonctions de commandant adjoint d'un camp d'entraînement de terroristes. C'était la nuit. Il se rendit en voiture au centre de commandement à Alswayra, au sud-ouest de Bagdad, où on lui ordonna comma à d'autres officiers de se mettre en sous-vêtements. Ils enlevèrent leurs vêtements, leurs montres et bagues et donnèrent leurs portefeuilles. Les vêtements furent alors nettoyés, stérilisés

et passés aux rayons X. Chaque officier, en sous-vêtement, fut fouillé et passa sous un détecteur de métal. Ils reçurent individuellement l'ordre de se laver les mains avec une solution désinfectante au permanganate.

Puis ils s'habillèrent et furent transportés en bus aux fenêtres noircies de manière à ce qu'ils ne puissent pas voir où ils allaient. Après une demi-heure ou plus de trajet ils furent à nouveau fouillés et furent mis en file indienne. Ils arrivèrent à un immeuble d'apparence officielle, Khodada ne savait pas où. Après un moment on les emmena dans une salle de réunion et ils s'assirent autour d'une grande table ronde. On leur dit qu'ils allaient avoir le grand honneur d'une réunion avec le Président Saddam lui-même. Ils reçurent l'ordre de ne pas parler mais de seulement écouter. Quand Saddam entra, ils devaient se lever avec respect. Ils ne devaient ni s'approcher de lui ni le toucher. Pour tous, à l'exception de ses assistants les plus proches, le protocole d'en rencontre avec le dictateur est simple: il dicte.

"N'interrompez pas, ne posez pas de questions, ne faites aucune demande."

Chaque homme reçut un bloc de papier et un crayon et reçut l'ordre de prendre des notes. Une petite tasse de thé fut placée devant chacun d'eux et devant le siège vide présidant la table.

Quand Saddam apparut, ils se levèrent. Il resta debout près de sa chaise et leur sourit. Il portait son uniforme militaire décoré de médailles et d'épaulettes dorées, ayant l'air en pleine forme, impressionnant et plein d'assurance. Quand il s'assit, tout le monde s'assit. Saddam ne prit pas son thé, aussi personne ne goûta le sien. Il dit à Khodada et aux autres qu'ils étaient les meilleurs de la nation, ceux en qui on avait le plus confiance, les plus aptes. C'est pourquoi ils avaient été sélectionnés pour le rencontrer et pour travailler dans les camps de terroristes où des guerriers étaient formés pour riposter contre l'Amérique. Les Etats-Unis, dit-il, étaient la cible nécessaire de la vengeance et de la destruction à cause du traitement irréfléchi qu'ils faisaient subir aux nations arabes et aux peuples arabes. L'agression américaine doit être stoppée pour que l'Irak puisse se reconstruire et qu'il reprenne le leadership du monde arabe. Saddam parla pendant plus de deux heures. Khodada pouvait ressentir en lui la haine, la colère contre ce que l'Amérique avait fait contre l'Irak et ses ambitions. Saddam rendait les Etats-Unis responsables de toute la misère, l'arriération, la souffrance dans son pays.

Khodada prit des notes. Il jeta des regards dans la pièce. Sa conclusion fut que peu des participants croyaient en ce que disait Saddam. C'étaient des hommes d'expérience, endurcis par les combats, venant de toutes les régions du pays. La plupart avaient combattu dans la guerre contre l'Iran et durant la guerre du Golfe. Peu s'illusionnaient sur Saddam et son régime, ou sur les ennuis de leur pays. Ils avaient tous les jours à faire face à de vrais problèmes dans les villes et les camps militaires dans tout l'Irak. Ils auraient pu dire beaucoup de choses à Saddam. Mais rien ne passa d'eux vers le tyran. Pas un mot, pas un micro-organisme.

La réunion avait été organisée pour ne permettre la communication que dans un sens, et même cela échoua. Le discours de Saddam n'avait aucun sens pour ses auditeurs. Khodada le méprisait, et il pensait qu'il n'était pas le seul dans la pièce à ressentir de même. Le commandant savait qu'il n'était pas un couard, mais, comme beaucoup des officiers présents, il était terrorisé. Il avait peur de faire le geste qu'il ne fallait pas, d'attirer l'attention sur lui malencontreusement, de faire quelque chose de non prévu dans le scénario. Il fut soulagé de n'avoir pas eu envie d'éternuer, de se moucher, de tousser.

A la fin de la réunion, Saddam quitta simplement la pièce. Personne n'avait touché aux tasses de thé. Les hommes retournèrent à leur bus et conduit de nouveau à Alswayra d'où ils retournèrent à leurs camps ou domiciles respectifs. La rencontre avec Saddam n'avait signifié rien. Les notes

prises sur ordre n'avaient aucune valeur. Ce fut comme s'ils avaient visité une zone de rêve sans connexion avec le monde réel où ils vivaient.

Ils avaient pénétré dans le monde du tyran.

2. Tumooh (Ambition)

"Les Irakiens savaient qu'ils avaient le potentiel, mais ne savaient pas comment le mobiliser. Leurs dirigeants ne remplissaient pas leurs fonctions sur la base de ce potentiel. Le leader, le guide capable de harnacher ce potentiel à la tâche à accomplir n'était pas encore apparu dans leurs rangs. Même ceux qui avaient découvert ce potentiel ne savaient pas comment l'utiliser, pas plus qu'ils ne savaient comment l'orienter pour lui permettre de se transformer en acte efficace qui ferait vibrer la vie, et remplirait les coeurs de bonheur."

-- Saddam Hussein, s'adressant au peuple irakien, le 17 juillet 2000

Dans le village de Saddam, al-Awia, à l'est de Tikrit dans le centre nord de l'Irak, son clan vivait dans les maisons faites de briques de boue séchée, aux toits plats, de bois couvert de boue. La terre est sèche, et la famille survit à peine, cultivant du blé et des légumes. Le clan de Saddam s'appelle al-Khattab, et ils étaient connus pour être violents et intelligents. Certains les considéraient comme des escrocs et des voleurs, se souvient Salah Omar al-Ali qui grandit à Tikrit et qui connut bien Saddam plus tard. Ceux qui sont encore partisans de Saddam peuvent le voir comme un Saladin, un réel leader pan arabe, ses ennemis peuvent le voir comme un Staline, un dictateur cruel, mais pour al-Ali Saddam ne sera jamais qu'un al-Khattab se conformant aux voies de sa famille à une beaucoup plus grande, plus énorme échelle.

Al-Ali me prépara du thé dans sa maison de la banlieue de Londres en janvier dernier. Il est élégant, frêle, gris et pale, un homme à la dignité calme et aux manières raffinées, qui accompagne ses paroles de gestes gracieux de ses longues mains. Il était ministre de l'information de l'Irak quand, en 1969, Saddam (celui qui détenait le vrai pouvoir dans le parti au pouvoir), en partie pour montrer son courroux à la suite des défaites arabes dans la Guerre des Six Jours, annonça qu'il avait découvert un complot sioniste et fit pendre sur la place publique 14 comploteurs présumés, dont 9 Juifs irakiens. Leurs corps restèrent pendus au bout de leur corde pendant plus de 24 heures sur la Place de la Libération de Bagdad. Al-Ali prit la défense de cette atrocité dans son pays et face au reste du monde. Aujourd'hui il n'est que l'un des nombreux anciens dirigeants irakiens exilés, un vieux socialiste qui fut au service du parti révolutionnaire pan arabe, le parti Baath, et de Saddam jusqu'à ce qu'il d'plaise au Grand Oncle.

Al-Ali voudrait nous faire croire que c'est sa conscience qui le poussa à l'exil, mais on peut douter qu'il ait eu des scrupules concernant les droits de l'homme durant sa vie. Il me montra les points tatoués à moitié effacés sur sa main, qui ont pu être gravés là par le même homme de Tikrit qui tatoua Saddam.

Bien qu'al-Ali ait été un familier de la famille al-Khattab il ne rencontra pas Saddam lui-même avant le milieu des années 60, alors qu'ils étaient tous deux des socialistes révolutionnaires complotant pour renverser le régime chancelant du général Abd al-Rahman Arif. Saddam était un jeune homme grand et mince avec une chevelure épaisse, noire et frisée. Il s'était récemment échappé de prison, après avoir été arrêté suite à une tentative manquée d'assassinat du prédécesseur d'Arif. Cette tentative, l'arrestation, l'emprisonnement, avaient tous contribué à la renommée révolutionnaire de Saddam.

Il était une combinaison impressionnante de dur capable d'obtenir le respect des truands qui faisaient le travail sale du parti Baath, et de lettré, sachant bien s'exprimer et apparemment ouvert

d'esprit; un homme d'action qui comprenait la politique; un leader naturel qui pouvait conduire l'Irak vers une nouvelle ère. Al-Ali rencontra le jeune fugitif dans un café près de l'université de Bagdad. Saddam arriva en Volkswagen, dans un costume gris bien coupé. C'était des temps excitants pour les deux jeunes hommes. L'air enivrant du changement était dans l'air, et les perspectives de leur parti étaient bonnes. Saddam était heureux de rencontrer un autre Tikritien. "Il m'écouta longuement" se souvient al-Ali. "Nous discutâmes les plans de notre parti, comment l'organiser sur le plan national. Les problèmes étaient complexes, mais il était clair que nous les comprenions bien. Il était sérieux, et il accepta plusieurs de mes suggestions. Il m'a impressionné."

Le parti prit le pouvoir en 1968, et Saddam immédiatement eut le pouvoir réel derrière son cousin Ahmad Hassan al-Bakr, président du pays et du nouveau Conseil Révolutionnaire de Commandement.

Al-Ali était membre de ce conseil. Il était le responsable la région centrale nord de l'Irak, qui comprend son village natal. C'est à Tikrit qu'il commença à voir la mise en oeuvre du plan plus général de Saddam. Les membres de la famille de Saddam à al-Awja commençaient à utiliser son nom pour toute chose, se saisissant de fermes, ordonnant aux gens de quitter leurs terres.

C'est ainsi que cela fonctionnait dans les villages. Si une famille avait de la chance, elle produisait un homme fort, un patriarche, qui par ruse, force ou violence accumulait les richesses pour son clan. Saddam était maintenant un homme fort, sa famille faisait le nécessaire pour s'emparer du butin. Tout ça était de nature ancienne. La philosophie du Baath était bien plus égalitaire. Elle mettait en exergue le travail avec les Arabes d'autres pays pour reconstruire toute la région, partageant la propriété et la richesse, recherchant une meilleure vie pour tous. Dans ce climat politique, la famille de Saddam représentait une régression. Les chefs locaux du parti se plainquirent amèrement, et al-Ali rendit compte de ces plaintes à son jeune ami. "Ce n'est qu'un petit problème," dit Saddam. "Ce sont des gens simples. Ils ne comprennent pas nos objectifs généraux. Je m'en charge." Deux fois, trois fois, quatre fois al-Ali alla voir Saddam, car le problème était toujours là. Chaque fois c'était la même chose: "Je m'en occupe."

Al-Ali comprit finalement que la famille al-Khatib fait exactement ce que Saddam veut qu'elle fasse. Ce jeune villageois qui semblait moderne, bien éduqué, était bien moins intéressé à aider le parti à atteindre ses buts idéalistes qu'à utiliser le parti à l'aider lui à atteindre les siens. Soudain al-Ali vit que la politesse, les beaux costumes, les goûts policés, les manières civilisées, et la rhétorique socialiste n'étaient qu'affectation. L'histoire véritable de Saddam se trouvait là, dans le tatouage de sa main droite. Il était un vrai fils de Tikrit, un al-Khatib habile et il était maintenant bien plus que le patriarche de son clan.

La progression de Saddam dans les rangs du pouvoir avait pu être lente et trompeuse, mais quand il s'empara du pouvoir, il le fit très ouvertement. Il servait comme vice-président du Conseil Révolutionnaire de Commandement, et comme vice-Président de l'Irak, et son plan était d'occuper formellement les deux postes au sommet. Certains leaders du parti, y compris des hommes proches de Saddam depuis des années, pensaient autre chose. Plutôt que de lui remettre les rennes ils recommandaient des élections dans le parti. Aussi, Saddam prit des mesures. Il mit en scène son ascension comme au théâtre.

Le 18 juillet 1979, il invita tous les membres du Conseil Révolutionnaire de Commandement et des centaines d'autres leaders du parti dans un centre de conférence de Bagdad. Une caméra vidéo enregistrerait l'événement pour la postérité selon ses ordres. Vêtu de son uniforme militaire, il avança lentement vers le pupitre et se tint entre deux micros, faisant des gestes avec son grand cigare. Son corps et son visage large semblaient comme écrasés de tristesse. Il y a eu une trahison, dit-il. Un complot syrien. Il y a des traîtres dans l'assistance. Puis Saddam s'assit, et

Muhyi Abd al-Hussein Mashhadi, le secrétaire général du Conseil de Commandement, apparut de derrière le rideau pour avouer sa participation au putsch. Il avait été secrètement arrêté et torturé des jours auparavant; maintenant il révélait des dates, des lieux et le nombre de fois où les comploteurs s'étaient réunis. Puis il livra des noms. Comme il désignait des personnes dans l'audience un par un, des hommes armés se saisissaient des accusés et les escortaient hors de la salle. Comme l'un des hommes criait son innocence, Saddam cria à son tour, "Itla! Itla!"-- "Dehors! Dehors!" (Des semaines plus tard, après des procès secrets, Saddam les fit bâillonner avec du ruban adhésif pour les empêcher de prononcer des paroles incriminantes comme derniers mots devant les pelotons d'exécution.) Quand les soixante "traîtres" furent emmenés, Saddam revint à nouveau sur le podium et il essuya quelques larmes en répétant les noms de ceux qui l'avaient trahi. Certains dans l'audience pleuraient aussi, peut-être par peur. Cette terrifiante performance eut l'effet désiré. Chacun dans la salle de conférence comprit comment les choses allaient fonctionner en Irak désormais. L'audience se leva et applaudit, d'abord par petits groupes puis tous ensemble. La session se termina sous les applaudissements et les rires. Les "leaders" restant, environ 300 au total, quittèrent la conférence secoués, mais reconnaissants d'avoir évité le sort de leurs collègues, certains maintenant qu'il contrôlait désormais le destin de toute la nation. Les bandes vidéo de la purge circulèrent dans tout le pays.

Le monde en vint à considérer cela comme du Saddam classique. Il a tendance à commettre ses crimes en public, les couvrant du manteau du patriotisme et transformant ses témoins en complices.

La purge ce jour-là aboutit selon les rapports à l'exécution d'un tiers du Conseil de Commandement. (La performance Mashhadi ne le sauva pas; lui aussi fut exécuté.) Durant les semaines qui suivirent des douzaines d'autres "traîtres" furent fusillés, y compris des officiels gouvernementaux, des officiers de l'armée, des gens dénoncés par des citoyens ordinaires, répondant ainsi à une ligne de téléphone ouverte dont le numéro était diffusé par la télévision irakienne. Certains membres du Conseil disent que Saddam ordonna à des membres du cercle interne du parti de participer à ce bain de sang.

Pendant qu'il occupait de poste de vice-président, de 1968 à 1979, les buts du parti avaient semblé être ceux de Saddam. Ce fut une relativement bonne période pour l'Irak, grâce à l'efficacité brutale de Saddam en tant qu'administrateur. Il orchestra un projet national draconien d'alphabétisation. Des programmes d'enseignement de la lecture furent mis en place dans chaque ville, dans chaque village, et ne pas y assister était passible de 3 ans de prison. Hommes, femmes et enfants suivirent les classes obligatoires, et des centaines de milliers d'Irakiens analphabètes apprirent à lire. L'UNESCO remit une décoration à Saddam. Il y eut des campagnes ambitieuses pour construire des écoles, des routes, des logements populaires, des hôpitaux. L'Irak créa l'un des meilleurs systèmes de santé publique au Moyen-Orient. L'Occident admira pendant des années les réalisations de Saddam sinon ses méthodes. Après la révolution islamique fondamentaliste en Iran, et la saisie de l'ambassade américaine à Téhéran en 1979, Saddam semblait le meilleur espoir pour une modernisation laï que dans la région.

Aujourd'hui, tous ces programmes sont des souvenirs anciens. Deux ans après sa prise de tout le pouvoir, les ambitions de Saddam devinrent la conquête, et ses défaites ont ruiné la nation. Ses anciens alliés du parti en exil considèrent maintenant son support aux programmes de bien-être social comme une tromperie monumentale. Les ambitions générales pour le peuple irakien étaient celles du parti, disent-ils. Aussi longtemps qu'il eut besoin du parti, Saddam adopta ses programmes. Mais son seul but durant toute cette période fut d'établir son propre régime.

"Au début, le parti Baas était composé de l'élite intellectuelle de notre génération", dit Hamed al-Jubouri, un ancien membre du Conseil de Commandement qui vit maintenant à Londres. "Il y avait de nombreux professeurs, physiciens, économistes et historiens - vraiment l'élite de la

nation. Saddam était séduisant et impressionnant. Il nous apparaissait bien différent de tout ce qu'il était réellement comme nous l'avons appris par la suite. Il nous a tous trompés. Nous le soutenions parce qu'il semblait être le seul à pouvoir contrôler un pays aussi difficile qu'est l'Irak, un peuple aussi difficile que l'est notre peuple. Il nous étonnait. Comment un homme si jeune, né à la campagne au nord de Bagdad avait-il pu devenir un leader aussi compétent? Il paraissait être aussi bien intellectuel que pratique. Mais il cachait sa véritable nature. Il le fit pendant des années, construisant tranquillement son pouvoir, séduisant tout le monde, cachant ses véritables instincts. Il possède une grande habileté à cacher ses intentions, c'est sans doute son plus grand talent. Je me souviens que son fils Uday a dit un jour: "La poche droite du costume de mon père ne sait pas ce que contient la poche gauche".

Que veut Saddam? D'après tout ce qu'on en dit, il n'est pas intéressé par l'argent. Ce n'est pas le cas d'autres membres de sa famille. Son épouse, Sajida, est connue pour avoir eu des orgies d'achats à New York et Londres se montant à un million de dollars, au temps où Saddam avait encore de bonnes relations avec l'Ouest. Uday conduit des voitures chères et porte des costumes faits sur mesure selon ses propres modèles. Saddam lui-même n'est pas un hédoniste; il mène une existence bien réglée, avec une certaine abstinence. Il semble bien plus intéressé par la gloire que par l'argent, désirant avant tout être admiré, révérend et qu'on se souvienne de lui. Une biographie officielle de 19 volumes est la lecture obligatoire pour tous les officiels du gouvernement irakien, et Saddam a aussi commandé un film de six heures sur sa vie, appelé Les Longs Jours, monté par Terence Young, plus connu pour avoir mis en scène trois films de James Bond.

Le biographe officiel de Saddam dit qu'il ne se préoccupe pas de ce que le peuple pense de lui aujourd'hui mais uniquement de ce qu'ils penseront de lui dans 500 ans. La racine de sa recherche sanglante, quasi maniaque, du pouvoir semble être simplement la vanité. Quels extrêmes de vanité le conduisent-il à emprisonner ou exécuter quiconque le critique ou s'oppose à lui, à ériger des statues géantes de lui pour orner toutes les places publiques de son pays, à commander des portraits romantiques, dont certains de 6 mètres de haut, représentant le Grand Oncle de la nation comme un cavalier du désert, comme un paysan moissonnant le blé ou comme un ouvrier portant des sacs de ciment, à avoir la télévision nationale, la radio, le cinéma et la presse consacrés à célébrer chacune de ses paroles et chacune de ses actions. L'ego peut-il expliquer à lui seul un tel étalage? Cela ne serait-il pas être l'inverse? Quelle incommensurable insécurité, quel dégoût de soi pourraient-ils entraîner une telle compensation.

L'échelle même des actes du tyran dépasse la psychanalyse. Ce qui commence avec l'ego et l'ambition devient un mouvement politique. Saddam est d'abord l'incarnation du parti puis de la nation. D'autres conspirent durant ce processus pour accomplir leurs propres ambitions, altruistes comme égoïstes. Puis le tyran se retourne contre eux. Ce culte de soi devient plus qu'une stratégie politique. La répétition de son image dans des poses héroïques et paternelles, la répétition de son nom, de ses slogans, de ses qualités et de ses réalisations, font paraître son pouvoir comme inévitable, comme ne pouvant être combattu. Finalement, il est célébré non par affection ou admiration mais par obligation. Chacun doit le glorifier.

Saad al-Bazzaz fut convoqué pour rencontrer Saddam en 1989. Il était le rédacteur en chef du plus important quotidien de Bagdad et directeur du ministère contrôlant toute la programmation de la télévision et de la radio irakienne. Al-Bazzaz reçut l'appel téléphonique dans son bureau. "Le Président veut vous demander quelque chose" dit le secrétaire de Saddam.

Al-Bazzaz n'en fut pas frappé. C'est un petit homme, rond, loquace, perdant ses cheveux et portant de grosses lunettes. Il connaissait Saddam depuis des années, et il avait toujours été bien considéré. La première fois où Saddam avait demandé à le rencontrer avait eu lieu plus de 15 ans

auparavant, quand Saddam était vice-président du Conseil du Commandement Révolutionnaire. Le Parti Baas causait une excitation majeure et Saddam en était l'étoile montante. En ce temps là, al-Bazzaz avait 25 ans, il était un écrivain qui venait juste de publier son premier volume de nouvelles et il avait aussi publié des articles dans des journaux de Bagdad. La première convocation de Saddam avait été une surprise. Pourquoi le vice-président voudrait-il le rencontrer? Al-Bazzaz avait une mauvaise opinion des politiques, mais dès qu'ils se rencontrèrent celui-ci lui parut différent. Saddam dit à al-Bazzaz qu'il avait lu certains de ses articles et qu'ils l'avaient impressionné. Il dit qu'il avait entendu parler de son livre de nouvelles comme étant très bon. Le jeune écrivain fut flatté. Saddam lui demanda quels écrivains il admirait, et, après l'avoir écouté, il lui dit "Quand j'étais en prison, j'ai lu tous les romans d'Hemingway. J'aime particulièrement *Le Vieil Homme et la Mer*." Al-Bazzaz pensa: Voici quelque chose de neuf pour l'Irak, un politicien qui lit de la vraie littérature. Saddam lui posa plein de questions durant cette rencontre, et il écouta avec une attention soutenue. Cela aussi sembla extraordinaire à al-Bazzaz.

En 1989 beaucoup de changements avaient eu lieu. Le régime de Saddam avait depuis longtemps abandonné les objectifs premiers, idéalistes du parti, et al-Bazzaz ne considérait plus le dictateur comme un homme à l'esprit ouvert, érudit et raffiné. Mais il avait prospéré sous le règne de Saddam. Ses responsabilités de gouvernement de plus en plus importantes ne lui laissaient pas le temps d'écrire, mais il était devenu un homme important en Irak. Il se voyait comme quelqu'un défendant la cause des artistes et des journalistes, comme une force de libéralisation dans le pays. Depuis la fin de la guerre avec l'Iran l'année précédente, on parlait de relâcher les contrôles sur les médias et les arts en Irak, et al-Bazzaz avait milité pour cela, mais sans trop pousser, aussi n'avait-il aucun souci en conduisant sur les quelques kilomètres entre son bureau et le quartier Tashreeya de Bagdad, près de l'ancien immeuble du cabinet, où un émissaire du Président le rencontra et lui ordonna de quitter sa voiture. L'émissaire conduisit al-Bazzaz en silence jusqu'à une grande villa proche de là. A l'intérieur des gardes le fouillèrent et lui dirent de s'asseoir sur le sofa où il attendit une demi-heure alors que des gens entraient et sortaient du bureau du Président. Quand ce fut son tour, on lui donna une feuille et un crayon, on lui rappela de ne parler que si Saddam lui adressait une question directe et il fut introduit. Il était midi. Saddam portait un uniforme militaire. Assis derrière son bureau, Saddam ne s'approcha pas d'al-Bazzaz et ne proposa même pas de lui serrer la main.

"Comment allez-vous?" demanda le Président.

"Bien," répondit al-Bazzaz. "Je suis là pour recevoir vos ordres."

Saddam se plaignit d'une comédie égyptienne diffusée par l'une des chaînes de télévision: "C'est stupide et nous ne devrions pas la montrer à notre peuple." Al-Bazzaz prit note. Puis Saddam aborda un autre sujet. Il était courant de ce que des poèmes et des chansons écrites à sa gloire étaient diffusés quotidiennement à la télévision. Ces dernières semaines, al-Bazzaz avait demandé à ses producteurs d'être plus sélectifs. La plupart des oeuvres étaient des vers de mirliton amateurs ou ridicules écrits par des poètes sans talent. Ses collaborateurs avaient été heureux d'obéir. Des louanges au Président étaient toujours diffusées chaque jour, mais plus autant depuis qu'al-Bazzaz avait changé de politique.

"Je comprends," dit Saddam "que vous ne permettez pas que certaines des chansons qui portent mon nom soient diffusées."

Al-Bazzaz fut stupéfait, puis soudain effrayé. "M. Le Président," dit-il "nous diffusons toujours les chansons mais j'ai arrêté certaines d'entre elles parce qu'elles étaient si mal écrites. Elles ne valaient rien."

Saddam l'interrompit de manière abrupte, sévère, "Vous n'êtes pas un juge, Saad."

"C'est vrai. Je ne suis pas un juge."

"Comment pouvez-vous empêcher les gens d'exprimer leurs sentiments envers moi?"

Al-Bazzaz eut peur d'être arrêté sur le champ et fusillé. Il sentit le sang se retirer de son visage, son coeur battit à tout rompre. Le rédacteur ne dit rien. Le crayon trembla dans sa main. Saddam n'avait même pas élevé la voix.

"Non, non, non. Vous n'êtes pas un juge en cette matière" répéta Saddam.

Al-Bazzaz répétait sans arrêt, "Oui, Monsieur le Président," et frénétiquement écrivait chaque mot prononcé par le Président. Saddam parla ensuite du mouvement pour plus de libertés pour la presse et les arts. "Il n'y aura aucun relâchement des contrôles" dit-il.

" Oui, Monsieur le Président."

"OK, bien. Tout est clair maintenant pour vous?"

" Oui, Monsieur le Président."

Sur ce, Saddam renvoya al-Bazzaz. Le rédacteur avait la chemise et la veste trempées de sueur. Il fut reconduit à l'immeuble du cabinet, puis conduit pour retourner à son bureau où il abrogea immédiatement sa politique précédente. Le même soir l'émission complète de poèmes et de chants consacrés à Saddam recommença.

3. Hadafuh (Son But)

"Tu es la fontaine de volonté, et le printemps de la vie, l'essence de la terre, le sabre de la destinée, la pupille de l'oeil et le clignement de la paupière. Quelqu'un comme toi ne peut qu'être, avec l'aide de Dieu. Aussi sois ce que tu es et comme nous sommes déterminés à être. Laisse tous les lâches, les malpropres, les traîtres, et les délateurs s'avilir."

-- Saddam Hussein, s'adressant au peuple irakien, le 17 juillet, 2001

L'Irak est un pays de l'antiquité. Il est appelé le Pays des Deux Fleuves (Le Tigre et l'Euphrate); le pays des rois de Sumer, la Mésopotamie et Babylone; l'un des berceaux de la civilisation. Marcher dans les rues de Bagdad donne un sentiment de continuité avec le passé lointain, d'unité avec le grand courant de l'histoire. Rénover et entretenir les vieux palais est un projet perpétuel dans cette ville. Par décret, une brique sur dix posées en rénovation d'un palais ancien est maintenant estampillée soit du nom de Saddam Hussein soit d'une étoile à huit branches (une branche par lettre de son nom en Arabe).

In 1987 Entifadh Qanbar fut affecté au travail de restauration du Palais de Bagdad, appelé autrefois al-Zuhoor, ou le Palais des Fleurs. Construit dans les années 1930 pour le roi Ghazi, il est relativement petit et très joli; de style anglais, il comportait un complexe labyrinthe de verdure. Qanbar a une formation d'ingénieur, c'est un homme petit, en pleine forme, aux cheveux noirs et à la peau olivâtre. Après avoir obtenu son diplôme il fit son service militaire obligatoire, qui dura 5 ans, et survécut à son passage obligé sur le front dans la guerre contre l'Iran.

Le travail sur ce palais avait été abandonné depuis quelques années, quand le consultant britannique sur le projet avait refusé de venir à Bagdad à cause de la guerre. L'une des premières tâches de Qanbar fut de superviser la construction d'un haut mur de brique très décoré entourant le terrain du palais. Qanbar est un perfectionniste, et comme le mur devait être aussi décoratif que fonctionnel, il prit soin du placement de chaque brique. Un portail élaboré avait déjà été construit face à la route principale, mais Qanbar n'avait pas encore construit les portions du mur de chaque côté de celui-ci, car la rénovation du palais lui-même n'était pas terminée et de cette manière les équipements lourds qui devaient entrer et sortir de la propriété pouvaient passer sans danger pour le portail.

Une après-midi vers 5 heures, alors qu'il se préparait à fermer le chantier pour la journée, Qanbar vit une Mercedes noire aux vitres voilées de rideaux et aux pneus fabriqués spécialement s'arrêter sur le site. Il sut immédiatement qui c'était. Les Irakiens ordinaires n'ont pas le droit de conduire de telles voitures. Des voitures de ce type étaient conduites exclusivement par al Himaya, les gardes du corps de Saddam.

La porte s'ouvrit et plusieurs gardes s'approchèrent. Ils portaient tous des uniformes vert foncé, des bérets noirs et des bottes à fermeture éclair de cuir rouge brun. Ils avaient de grosses moustaches comme Saddam et portaient des Kalashnikovs. À Qanbar apeuré ils semblaient être des robots dépourvus de sentiments humains.

Les gardes du corps venaient souvent en visite sur le chantier, pour observer ou causer des ennuis. Une fois, après une coulée de béton et son lissage, certains sautèrent sur la structure avec leurs bottes rouges pour s'assurer qu'aucune bombe, aucun appareil d'écoute n'y était caché. Une autre fois, un ouvrier ouvrit un paquet de cigarettes et l'enveloppe en papier métallisé tomba sur

le béton qui venait juste d'être coulé. Un garde aperçut l'éclat métallique du papier et réagit comme si quelqu'un venait de lancer une grenade. Plusieurs gardes sautèrent sur la coulée de béton et ramassèrent le bout de papier. Furieux de voir de quoi il s'agissait, et de s'être rendus ridicules, ils entraînaient l'ouvrier et le battirent avec leurs armes. "J'ai travaillé toute ma vie" cria-t-il. Ils l'emmenèrent et il ne revint pas. Aussi, l'arrivée soudaine de la Mercedes noire était effrayante.

"Qui est l'ingénieur en charge?" demanda le chef des gardes. Il parlait avec l'accent rauque de Tikrit qui était aussi celui de son chef. Qanbar se leva et s'identifia. L'un des gardes écrivit son nom. C'était quelque chose de terrifiant d'avoir son nom enregistré par al Himaya. Dans un pays dirigé par la peur, le meilleur moyen de survivre est de se faire remarquer le moins possible. Être invisible. Même le succès peut être dangereux, parce que cela attire l'attention sur vous. Cela rend les gens jaloux et suspicieux. Cela vous crée des ennemis qui, si l'opportunité se présente, porteront l'attention de la police sur votre nom. Avoir son nom sur une liste d'État autre que parfaitement conventionnelle, école, permis de conduire, service militaire, est dangereux. Les actions de l'État sont totalement imprévisibles et elles peuvent briser votre carrière, votre liberté, votre vie. Le cœur de Qanbar se serra et sa bouche devint sèche.

"Le grand Oncle passait juste par là" dit le chef des gardes. "Et il a demandé pourquoi le portail est installé alors que les murs de chaque côté ne sont pas encore construits?"

Qanbar expliqua nerveusement que les murs étaient spéciaux, ornementaux, et que son équipe les réservait pour la fin à cause des équipements lourds qui allaient et venaient. "Nous voulons une construction propre" ajouta-t-il.

"Le grand Oncle repassera par là ce soir" dit le garde. "Quand il repassera, il veut que tout soit terminé!"

Qanbar fut abasourdi. "Comment faire cela?" protesta-t-il.

"Je ne sais pas" dit le garde. "Mais si ce n'est pas fait vous aurez des ennuis." Puis il ajouta quelque chose qui révéla combien grave était le danger. "Et si ce n'est pas fait vous aurez des ennuis. Comment pouvons-nous vous aider?"

Il n'y avait rien d'autre à faire que d'essayer. Qanbar envoya les hommes de Saddam pour amener tous les membres de son équipe aussi vite que possible, tous ceux qui étaient de repos ou étaient déjà rentré chez eux. Deux cents ouvriers furent rapidement rassemblés. Ils installèrent des projecteurs. Certains gardes revinrent avec des camions sur lesquels des mitrailleuses étaient montées. Ils se garèrent près du chantier, installèrent des chaises et surveillèrent le chantier, exigeant une plus grande rapidité des ouvriers mixant le mortier ou alignant les murs de briques.

L'équipe termina le travail à 21H30. Ils avaient réalisé en 4 heures un travail qui aurait demandé en temps normal une semaine. La peur les avait amenés à travailler plus dur et plus vite qu'ils le croyaient possible. Qanbar et ses hommes étaient épuisés. Une heure plus tard ils étaient encore en train de nettoyer le site quand ma Mercedes noire arriva à nouveau. Le chef des gardes sortit. "L'oncle vient juste de passer et il vous remercie" dit-il.

Les murs définissent le monde du tyran. Ils maintiennent les ennemis à l'extérieur, mais ils l'isolent aussi des gens sur lesquels il règne. Avec le temps il ne peut même plus voir au delà. Il perd le contact avec la réalité et ce qui est irréel, avec ce qui est possible et ce qui est impossible, ou, comme dans le cas de Qanbar et du mur, ce qui est à peine possible. Ce qu'il pense de ce que son pouvoir peut accomplir ou de sa propre importance, se tourne en fantasme.

Chaque fois que Saddam a échappé à la mort, quand il a survécu avec une simple blessure à la jambe une tentative d'assassinat en 1959 du Président irakien Abd al-Karim Qasim; quand il a évité la peine de mort en 1964 pour sa participation à la révolte ratée du parti Baas; quand il survécut à son encerclement derrière les lignes iraniennes dans la guerre Iran Irak; quand il survécut plusieurs tentatives de coups d'état; quand il survécut à la campagne américaine de bombardement de Bagdad par des bombes intelligentes en 1991; quand il survécut à la révolte nationale après la guerre du Golfe, tout cela a renforcé sa conviction que son chemin est divinement inspiré et que la grandeur est sa destinée. Parce que sa vision est essentiellement tribale et patriarcale, la destinée signifie hérédité. Aussi il a ordonné à des généalogistes de lui bâtir un arbre généalogique plausible qui le ferait descendre de Fatima, la fille du prophète Mahomet. (Cette ascendance est un honneur qu'il partage avec peut-être tous ceux qu'il hait en Occident. Voir pour cela "Le Nous Royal" de Steve Olson). Saddam voit moins le prophète comme le porteur de la révélation divine que comme un précurseur politique, un grand leader qui unifia les peuples arabes et inspira un pouvoir et une culture arabes florissants. Le lien du sang inventé remontant à Mahomet est symbolisé par un exemplaire manuscrit du Coran de 600 pages, écrit avec le sang même de Saddam, qui a donné pour cela de son sang pendant trois ans. Il est maintenant exposé au Musée de Bagdad. Il est convaincu qu'elle se lèvera à nouveau et ébranlera le monde.

Si Saddam a une religion, c'est la croyance en la supériorité de l'histoire et de la culture arabe, une tradition dont il est convaincu qu'elle grandira à nouveau et secouera le monde. Sa vue impériale de la grandeur de l'Arabie antique est romantique, pleine de visions fantaisistes de grands palais et de sultans et califes sages et puissants. Sa conception de l'histoire n'a rien à voir avec le progrès, avec le développement du savoir, avec l'évolution des droits et libertés de l'individu, avec une quelconque des choses qui comptent le plus pour la civilisation occidentale. Elle n'a à voir qu'avec le pouvoir tout simplement. Pour Saddam, la domination globale actuelle de l'Occident, en particulier celle des Etats-Unis, n'est qu'une phase passagère. L'Amérique est infidèle et inférieure. Elle n'a pas le riche et ancien héritage de l'Irak et des autres pays arabes. Sa place au sommet des puissances mondiales n'est qu'une bizarrerie de l'histoire, une aberration, une conséquence de l'avancée technologique qu'elle a acquise. Cela ne durera pas.

Dans un discours prononcé le 17 janvier dernier, jour du 11ème anniversaire du début de la Guerre du Golfe, Saddam a expliqué "Les Américains n'ont pas encore établi une civilisation, au sens complet et profond que nous donnons à ce mot. Ce qu'ils ont créé c'est une métropole de la force... Certaines personnes, incluant peut-être des Arabes, plus de musulmans et de nombreux autres de par le monde, ... considèrent l'ascension des USA au sommet comme la dernière scène de l'image du monde, après quoi il n'y aura plus de sommet et personne ne cherchera à l'occuper. Ils considèrent cela comme la fin du monde tel qu'ils l'espéraient ou comme les âmes effrayées le leur suggéraient."

L'Arabie, que Saddam voit comme la source même de la civilisation, reconquerra un jour le sommet. Quand ce jour viendra, que ce soit de son vivant ou dans un siècle ou même dans 500 ans, son nom sera au même niveau que ceux des grands hommes de l'histoire. Saddam se voit comme un membre éminent du panthéon des grands hommes, conquérants, prophètes, rois et présidents, savants, poètes, scientifiques. Sa non-compréhension de leurs apports ni leurs idées n'a aucune importance. Seul importe qu'ils soient ceux que l'histoire a retenus et honorés pour leurs réalisations.

Dans un livre intitulé Le faiseur de bombe de Saddam (publié en 2000), Khidir Hamza, le savant nucléaire se rappelle sa première rencontre avec Saddam, alors que le futur dictateur n'était nominalement que vice-président. Un nouveau gros ordinateur venait juste d'être installé dans le laboratoire de Hamza et Saddam est arrivé en trombe pour le voir. Il ne fut guère intéressé par

l'ordinateur, mais son attention fut attirée par une série d'images que Hamza avait punaisées au mur, chacune représentant un savant célèbre, de Copernic à Einstein. Les images avaient été découpées dans des magazines.

"Qui sont-ils?" demanda Saddam.

"Les grands savants de l'histoire, Monsieur le Président" lui dit Hamza.

Alors, comme s'en souvient Hamza, Saddam se mit en colère. "Ceci est une insulte! Tous ces grands hommes, ces grands savants! Vous n'avez même pas assez de respect pour eux pour encadrer leurs portraits? Ne pouvez-vous les honorer mieux que cela?"

Pour Hamza cette explosion était irrationnelle, sa colère était totalement hors de proportion. Hamza interpréta cela comme un test que lui faisait subir Saddam, pour le remettre à sa place. Mais Saddam semblait personnellement offensé. Pour comprendre sa scène on doit comprendre la relation qu'il ressent envers mes grands hommes de l'histoire, avec l'histoire elle-même. Le manque de respect pour l'image de Copernic pouvait suggérer un manque de respect envers Saddam lui-même.

En quoi Saddam se considère-t-il comme un grand homme? Saad al-Bazzaz, qui se réfugia en Occident en 1992, a longuement réfléchi à cela alors qu'il était rédacteur en chef d'un journal et producteur de télévision à Bagdad, et dans les années depuis son exil, comme rédacteur d'un journal arabe à Londres.

"Il me faut un papier et un crayon" me dit-il récemment dans le hall de l'hôtel Claridge. Il lissa la feuille de papier sur la table du café et testa le crayon. Puis il traça un trait vertical au milieu de la page. "Vous devez comprendre, le comportement quotidien n'est que le résultat de la mentalité" expliqua-t-il. "La plupart des gens diront que le principal conflit en Irak est celui entre Sunnites et Chiïtes. Mais le vrai fossé n'a rien à voir avec la religion. Il se trouve entre la mentalité des villageois et celle des villes".

"Voilà un village" Sur le côté droit de la page el-Bazzaz écrivit un V et traça en dessous une série de petits carrés séparés. "Voilà les maisons ou les tentes", dit-il. "Notez qu'il y a des espaces entre elles. C'est parce que dans les villages chaque famille a sa propre maison, et chaque maison est séparée, parfois par des kilomètres, de ses voisines. Il n'y a pas de forces de l'ordre ni de société civile. Chaque famille a peur des autres et toutes ont peur des étrangers. C'est cela la mentalité tribale. La seule loyauté qu'ils connaissent est celle envers leur famille, leur village. Chaque famille est dirigée par un patriarche et les villages sont dirigés par le plus fort d'entre eux. La loyauté envers la tribu vient en premier. Il n'y a pas de valeur au-delà du pouvoir. Il est permis de mentir, tricher, même tuer, et c'est OK tant que vous êtes le fils loyal du village ou de la tribu. La politique pour ces gens-là est un jeu sanglant, et elle n'est concernée que par la prise du pouvoir ou son maintien."

Al-Bazzaz écrivit le mot "ville" sur la partie gauche de la page. En dessous il traça une ligne de carrés contigus. En dessous il en dessina une autre, puis une autre encore. Dans la ville les vieux liens tribaux sont abandonnés. Tous vivent à proximité les uns des autres. L'état joue un grand rôle dans la vie de tous. Ils ont des emplois, achètent leur nourriture, leurs vêtements dans des magasins. Il y a des lois, la police, des tribunaux, des écoles. Les gens en ville perdent la peur de l'autre et s'intéressent à ce qui leur est étranger. La vie en ville dépend de la coopération, de réseaux sociaux sophistiqués. L'intérêt réciproque définit la politique publique. Rien ne peut être accompli sans la coopération avec d'autres, aussi la politique dans la ville devient l'art du compromis et le partenariat. Le but le plus élevé de la politique devient la coopération, la

communauté, et le maintien de la paix. Par définition la politique en ville devient non-violente. Le fondement de la politique en ville n'est pas le sang, c'est la loi."

Selon al-Bazzaz Saddam est l'incarnation de la mentalité tribale. "Il est le patriarche irakien le plus accompli, le chef de village qui s'est emparé d'une nation" explique-t-il.

"D'être venu de si loin lui donne le sentiment d'avoir été sacré par la destinée. Tout ce qu'il fait est, par définition, la chose exacte à faire. Il a été choisi par le Ciel pour commander. Souvent dans sa vie, il a été sauvé par Dieu, et chaque sauvetage lui donne l'assurance de sa destinée. Ces dernières années, dans ses discours, il a commencé à utiliser des passages et des phrases sorties du Coran, et à s'en approprier les mots comme s'ils étaient les siens. Allah dit "si vous me remerciez, je vous donnerai plus". Au début des années 90, Saddam à la TV, en décernant des récompenses à des officiers, déclara "si vous me remerciez, je vous donnerai plus". Il ne pense plus qu'il est une personne normale. Le dialogue avec lui en devient impossible. Il ne peut comprendre pourquoi les journalistes pourraient se permettre de le critiquer. Critique-t-on le père de la tribu? C'est impossible à accepter dans son mode de pensée. Pour lui, la force est tout. Permettre les critiques ou les divergences d'opinion, négocier ou accepter les compromis, adhérer à la règle de la loi ou aux voies légales, ce sont des signes de faiblesse."

Saddam n'est pas le sel à admirer la série de films sur "Le Parrain". Pour lui, ce sont des films à aimer d'évidence (ce furent aussi les films favoris du caïd colombien de la cocaïne Pablo Escobar). En surface c'est un conte classique sur le patriarcat. Don Vito Corleone construit son empire du crime à partir de rien, motivé avant tout par son amour pour sa famille. Il constate que le monde qui l'entoure est vicieux et corrompu, aussi il en surpasse la cruauté et il fait sa proie de ses vices, créant un refuge apparent de santé et de sécurité pour lui et ses proches.

On est attiré par son implication obstinée, son intelligence subtile, sa loyauté sans bornes envers un code d'honneur ancien dans un monde changeant, même si ce code semble impitoyable selon les standards d'aujourd'hui. Le Parrain souffre beaucoup mais meurt heureux dans le jardin de son petit-fils, un homme dont on peut dire qu'il a réussi. Le sens profond de ces films échappe à Saddam. La saga du Parrain est plus l'histoire de Michael Corleone que celle de son père, et la morale du film n'est pas heureuse. La loyauté obsessionnelle de Michael envers son père et sa famille, envers le code d'honneur ancien, conduit à la destruction des choses qu'elle est destinée à protéger. A la fin la famille de Michael est déchirée par la tragédie et la haine. Il ordonne l'assassinat de son frère, choisissant la loyauté envers le code plutôt que la loyauté envers la famille. Michel devient un personnage tragique, isolé et non aimé, piégé par son propre pouvoir. Il ressemble beaucoup à Saddam.

Dans l'autre film préféré de Saddam, Le vieil homme et la mer, le vieil homme, joué par Spencer Tracy, attrape un grand poisson et se bat seul dans son skiff pour le remarquer jusqu'au port. Il est facile de comprendre pourquoi Saddam est ému par l'image du pêcheur solitaire, au milieu de l'océan, se battant pour ramener au port le poisson impossible. "Je lui montrerai ce qu'un homme peut faire, ce à quoi un homme résiste" dit le vieil homme. A la fin il réussit, mais le poisson est trop grand pour le petit bateau, et il est dévoré par les requins avant que le trophée ne puisse être exposé. Le vieil homme rentre dans sa hutte, les mains tailladées et ensanglantées, épuisé, mais heureux de savoir qu'il a été le plus fort. Il est facile à Saddam de s'identifier au vieil homme.

Où est-ce au poisson? Dans le film il saute hors de l'eau comme dans un fantasme, une chose splendide, sauvage, magnifique par sa taille et sa force. Il est pris à l'hameçon mais refuse son sort. "Je n'ai jamais en un poisson aussi fort, qui se soit conduit de manière aussi bizarre" dit le vieil homme. Plus tard il dit "Il n'y a aucune panique dans son combat."

Saddam croit qu'il est un grand leader naturel, du genre de ceux que son monde n'a pas vu en treize siècles. Peut-être qu'il échouera dans la lutte de son vivant, mais il est convaincu que son courage et sa vision allumeront une légende qui brûlera de façon éclatante dans le monde du futur qui sera centré sur l'Arabie.

Même si Saddam est lyrique sur l'histoire arabe, il reconnaît la supériorité évidente de l'Occident en deux domaines. Le premier est celui de la technologie militaire, d'où ses efforts incessants d'importer le matériel militaire le plus avancé et pour développer des armes de destruction massive. Le second est celui de l'art de la prise du pouvoir et de son maintien. Il s'est mis à étudier l'un des leaders parmi les plus tyranniques et les plus sanglants de l'histoire: Joseph Staline.

La biographie de Saddam Hussein écrite par Saï d Aburish, *La Politique de Revanche* (2000), raconte une réunion en 1979 entre Saddam et l'homme politique kurde Mahmoud Othman. Elle s'est tenue tôt le matin, et Saddam reçut Othman dans un petit bureau dans un de ses palais. Othman avait l'impression que Saddam avait dormi dans ce bureau la nuit précédente. Il y avait un lit pliant dans un coin et Saddam le reçut en peignoir. Othman se souvient que près du lit il y avait "plus de douze paires de chaussures chères. Et le reste du bureau n'était qu'une petite bibliothèque de livres sur un seul homme, Staline. On pouvait dire qu'il couchait avec le dictateur russe."

Dans les villages irakiens le patriarche n'a qu'un but: défendre le pouvoir de sa famille. C'est la seule chose de valeur dans le vaste monde déloyal.

Quand Saddam prit tout le pouvoir, quelques intellectuels irakiens ont espéré en lui. Ils ont d'abord accepté sa tyrannie comme inévitable, peut-être même comme un pont nécessaire vers un gouvernement plus consensuel, et crurent, comme beaucoup l'ont fait à l'Ouest, que son horizon était essentiellement moderne. En cela, ils furent graduellement déçus.

En septembre 1979 Saddam prit part à la conférence des pays non-alignés à Cuba, où il se prit d'amitié pour Fidel Castro, qui l'alimente toujours en cigares. Saddam vint à la réunion avec Salah Omar al-Ali, qui était alors l'ambassadeur irakien aux Nations Unies, un poste qu'il avait accepté après une longue période de vie à l'étranger comme ambassadeur. Ensemble Saddam et al-Ali rencontrèrent le nouveau ministre des affaires étrangères de l'Iran. Quatre ans auparavant, Saddam avait fait une surprenante concession au Shah sur le point d'être déposé, signant un accord sur la navigation dans le Shatt-al-Arab, un détroit de 90km formé par le confluent entre le Tigre et l'Euphrate à leur estuaire dans le Golfe Persique. Les deux pays clamaient leur souveraineté sur ce détroit. En 1979, le Shah parcourant le monde à la recherche d'un traitement contre son cancer, et le pouvoir aux mains de l'Ayatollah Khomeï ni (que Saddam avait chassé sans cérémonie d'Irak l'année précédente), les relations entre les deux pays étaient de nouveau tendues, et les eaux du Shatt-al-Arab représentaient un point potentiel d'explosion. Les deux pays clamaient toujours la possession de deux petites îles dans le détroit alors contrôlées par l'Iran.

Al-Ali fut surpris par le ton des discussions à Cuba. Les représentants iraniens furent particulièrement plaisants, et Saddam semblait d'excellente humeur. Après la réunion al-Ali se promenait avec Saddam dans un jardin hors des murs de la salle de conférence. Ils s'assirent sur un banc et Saddam alluma un gros cigare.

"Eh bien! Salah,, je vois que tu penses à quelque chose. Que penses-tu de cela?" demanda Saddam.

"Je pense à la réunion que nous venons d'avoir, Monsieur le Président, et j'en suis très heureux. Je suis très heureux que ces petits problèmes puissent être résolus. Je suis tellement heureux qu'ils aient saisi cette chance de vous rencontrer et pas un de vos ministres, parce qu'avec vous ici nous pouvons éviter un autre problème avec eux. Nous sommes voisins. Nous sommes des peuples pauvres. Nous n'avons pas besoin d'une autre guerre. Nous devons reconstruire nos pays, par les détruire."

Saddam resta silencieux pendant un moment, tirant sur son cigare de manière pensive. "Salah, depuis combien de temps as-tu été diplomate?" demanda-t-il.

"Environ dix ans".

"Réalises-tu, Salah, combien les choses ont changé?"

"Comment Monsieur le Président?"

Comment devons-nous résoudre notre problème avec l'Irak? Ils ont pris notre terre. Ils contrôlent le Shatt-al-Arab, notre grande rivière. Comment des réunions et des discussions peuvent-elles résoudre un tel problème? Savez-vous pourquoi ils ont décidé de nous rencontrer ici, Salah? Ils sont faibles, c'est pourquoi ils nous parlent. S'ils étaient forts ils n'auraient pas besoin de parler. Aussi cela nous donne une chance, une opportunité qui n'arrive qu'une fois par siècle. Nous avons l'opportunité de reprendre notre territoire et de regagner le contrôle de notre rivière."

C'est alors qu'al-Ali réalisa que Saddam avait juste joué avec les Iraniens, et que l'Irak allait faire la guerre. Saddam n'avait aucun intérêt pour la diplomatie. Pour lui, être un homme d'état n'était qu'un jeu dont l'objectif était de tromper ses ennemis. Quelqu'un comme al-Ali n'était là que pour sauver les apparences, pour évaluer la situation, pour trouver des ouvertures et pour endormir les adversaires dans un sentiment de sécurité erroné. Moins d'un an plus tard la guerre Irak Iran commença.

Elle se termina dans l'horreur, huit ans plus tard, après des centaines de milliers d'Iraniens et d'Irakiens tués. Chaque visiteur à Bagdad dans l'année qui suivit la fin de la guerre avait l'impression qu'un homme sur deux dans la rue avait perdu un membre. Le pays était dévasté. La guerre avait coûté à l'Irak des milliards de dollars. Saddam proclamait qu'il avait regagné le contrôle du Shatt-al-Arab. Malgré des pertes énormes il était presque saoul de sa victoire. En 1987 son armée, grossie par le service militaire obligatoire et les armes occidentales modernes, était devenue la quatrième armée au monde. Il avait un arsenal de missiles SCUD, un programme sophistiqué d'armement nucléaire était en cours et des armes chimiques et biologiques de destruction massive étaient en cours de développement. Il planifia immédiatement la conquête.

L'invasion du Koweït par Saddam, en août 1990, fut l'une des plus grandes erreurs militaires de l'histoire moderne. Ce fut le résultat de la grandiloquence. Enhardi par sa "victoire" sur l'Irak, Saddam avait commencé à planifier une autre entreprise improbable. Il annonça qu'il allait construire un métro de classe mondiale pour Bagdad, un projet devant coûter des milliards de dollars, puis il proclama qu'il allait construire aussi un système de transport par rail pour l'ensemble du pays selon l'état de l'art. Il n'y eut même pas pose de la première pierre pour l'une ou l'autre de ces aventures. Saddam n'avait pas l'argent. Ce qu'il avait, cependant, était une armée de plus d'un million de soldats inoccupés, assez d'hommes pour facilement submerger l'état voisin du Koweït, avec ses riches gisements de pétrole. Il joua que le monde resterait indifférent, il perdit. Trois jours après l'invasion par Saddam du petit royaume le Président George Bush annonça, "Ceci ne sera pas" et il commença immédiatement à assembler l'une des plus importantes forces militaires qu'on vit jamais dans cette région.

Durant la fin de 1990 et le début de 1991, Ismail Hussain attendit dans le désert du Koweït que les forces américaines contre-attaquent. C'est un homme petit et râblé, un chanteur, musicien qui écrit ses chansons. Pendant tout le temps où il dut porter un uniforme il sentit qu'il n'appartenait pas à cela. Bien que plusieurs hommes dans son unité aient été de bons soldats, aucun ne pensait qu'ils devaient être au Koweït. Ils espéraient qu'ils n'auraient pas à combattre. Chacun savait que les Etats-Unis avaient plus de soldats, plus d'approvisionnements, de meilleures armes. Il était sûr que Saddam allait arriver à un accord pour sauver la face, et ses troupes pourraient se retirer en pacifiquement. Ils attendaient et espéraient que cela se produirait, et quand ils apprirent qu'ils auraient à combattre, Hussain décida qu'il était déjà mort. Il n'y avait pas d'espoir: il prévoyait la mort partout. Si vous alliez vers les lignes américaines, ils tireraient sur vous. Si vous restiez à découvert, ils vous feraient sauter. Si vous creusiez un trou et vous y enterriez, les bombes à haute pénétration des Américains mélangeraient vos restes au sable. Si vous fuyiez vos propres officiers vous tueraient, parce qu'ils seraient eux-mêmes tués si leurs hommes s'enfuyaient. Si un homme était tué alors qu'il s'enfuyait, son cercueil serait marqué du mot "jaban," ou couard. Sa mémoire serait salie et sa famille deviendrait des pariahs. Il n'y aurait pas de pension versée à sa famille par l'état, pas d'école secondaire pour ses enfants. "Jaban" était la marque de la honte pour sa famille pour des générations. On ne pouvait y échapper. Il y a des choses pires que rester avec ses amis et attendre la mort. L'unité de Hussain servait un canon anti-aérien. Il ne vit jamais le chasseur américain qui prit sa jambe.

Il était évident pour tout le monde dans l'armée irakienne, du simple conscrit comme Hussain au plus grand général de Saddam, qu'ils ne pourraient tenir contre une telle force. Cependant, Saddam, ne voyait pas les choses ainsi. Al-Bazzaz se souvient en avoir été choqué. "Nous avons eu une réunion particulièrement horrible le 14 janvier 1991, exactement deux jours avant l'offensive alliée", me dit-il. "Saddam venait de rencontrer le secrétaire général des Nations Unies qui était venu au dernier moment pour essayer de négocier une solution pacifique. Ils discutèrent pendant plus de deux heures et demi, si bien que le bruit courait qu'ils avaient trouvé une solution. Au contraire, Saddam sortit précipitamment pour s'adresser à nous, et il nous apparut clairement qu'il venait de perdre cette dernière opportunité. Il nous dit. "Ne soyez pas effrayés. J'ai vu les portes de Jérusalem ouvertes devant moi." J'ai pensé, qu'est-ce que cette merde? Bagdad est sur le point d'être frappée par un terrible ouragan de feu et il nous parle de ses visions de libération de la Palestine?"

Wafic Samarai était dans une situation particulièrement difficile. Comment le chef de la sûreté d'un tyran qui ne veut pas entendre la vérité peut-il s'acquitter de sa fonction? D'un côté, s'il lui dit la vérité et que cela contrevient à son sens de l'infailibilité, il aura des ennuis. Mais d'un autre côté, s'il ne lui dit que ce qu'il a envie d'entendre, le temps viendra inévitablement où ses mensonges apparaîtront et il aura des ennuis.

Samarai était officier de carrière. Il avait conseillé Saddam pendant la longue guerre avec l'Iran, et il l'avait vu développer une compréhension sophistiquée de la terminologie militaire, la stratégie, la tactique. Mais la vision de Saddam était embrumée par sa forte propension à croire en ce qu'il souhaitait, la perte de plus d'un général amateur.

Si Saddam voulait que quelque chose se produise, il croyait que sa volonté pouvait le faire se produire. Si Saddam voulait que quelque chose arrive, il croyait qu'il pouvait vouloir qu'elle arrive.

Samarai produisit un flux continu de rapports d'information alors que les Etats-Unis et ses alliés assemblaient une armée de près d'un million de soldats près du Koweït, avec une puissance aérienne bien au-delà de tout ce que les Irakiens pouvaient mobiliser, avec de l'artillerie, des tanks et autres véhicules blindés en avance de plusieurs décennies sur l'arsenal de l'Irak. Les

Américains ne cachait pas ces armes. Ils voulaient que Saddam comprenne exactement ce à quoi il allait être confronté.

Mais Saddam refusa d'être intimidé. Il avait un plan, qu'il décrivit à Samarai et ses autres généraux lors d'un meeting à Basra des semaines avant que l'offensive américaine ne démarre. Il proposa de capturer des soldats américains, les attacher sur les tanks irakiens en les utilisant comme boucliers humains. "Les Américains ne tireront jamais sur leurs propres soldats" dit-il triomphalement, comme si de tels scrupules étaient une tare fatale. Il était clair qu'il n'aurait pas de scrupules. Durant les combats promit-il, des milliers de prisonniers ennemis seraient ainsi capturés dans ce but. Puis ses troupes déferleraient sur l'Arabie Saoudite orientale sans opposition, forçant les alliés à renoncer. C'était son plan en tout cas.

Samarai savait que ce n'était rien de plus qu'une hallucination. Comment les Irakiens étaient-ils supposés capturer des milliers de soldats américains? Personne ne pourrait s'approcher des positions américaines, surtout pas en force, sans être découvert et tué. Même si cela pouvait être fait, l'idée même d'utiliser des soldats comme boucliers humains était répugnante, contre toutes les lois et les accords internationaux. Qui savait comment les Américains réagiraient à un tel acte? Ils pourraient peut-être bombarder Bagdad avec une arme nucléaire? Le plan de Saddam était stupide. Mais aucun des généraux, y compris Samarai, ne dit un mot. Ils hochèrent tous de la tête de manière obéissante et prirent des notes.

Mettre en question la grande stratégie du Grand Oncle aurait été admettre avoir des doutes, de la crainte, de la lâcheté. Cela pouvait aussi signifier la dégradation ou la mort.

Néanmoins, comme chef des renseignements, Samarai se senti obligé de dire à Saddam la vérité. Tard dans l'après-midi du 14 janvier, le général se rendit à un meeting dans le bureau de Saddam au Palais de la République. Habillé d'un costume noir bien coupé, le Président était assis derrière son bureau. Samarai avala sa salive avec difficulté et donna son évaluation très négative. Il serait très difficile de résister à l'assaut qui se préparait. Aucun soldat ennemi n'avait été capturé, et il était peu probable qu'aucun ne le serait. Il n'y avait aucune défense contre le nombre et la variété des armes rassemblées contre les troupes irakiennes. Saddam avait refusé tout conseil militaire auparavant lui recommandant de retirer le gros de ses troupes du Koweït et de les masser derrière la frontière irakienne où elles pourraient être plus efficaces. Elles étaient trop étalées dans le désert au point que rien ne pourrait empêcher les Américains d'avancer directement jusqu'à Bagdad. Samarai avait exposé en détail les preuves soutenant sa position, photographies, rapports d'information, nombres. Les Irakiens ne pouvaient espérer mieux qu'une défaite rapide, et la menace que l'Iran ne prenne avantage de sa faiblesse pour envahir par le nord.

Saddam écouta patiemment cette litanie de désastres annoncés. "S'agit-il là de vos opinions personnelles ou de faits?" demanda-t-il. Samarai avait présenté de nombreux faits dans son rapport, mais il dut concéder que certaines des choses qu'il avait dites étaient des conjectures basées sur ses connaissances.

"Voilà mon opinion" dit Saddam calmement, avec confiance, "L'Iran n'interviendra jamais. Nos forces combattront mieux que vous ne le pensez. Ils peuvent creuser des bunkers et soutenir les attaques aériennes américaines. Ils lutteront longtemps, et il y aura beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre. Nous seuls sommes disposés à accepter les victimes; les Américains ne le sont pas. Le peuple américain est faible. Il n'acceptera pas la perte d'un nombre important de leurs soldats."

Samarai était effondré. Il sentait qu'il avait rempli son devoir. Saddam ne pourrait se plaindre plus tard que l'officier en charge du renseignement l'avait trompé. Les deux hommes restèrent

assis en silence quelques instants. Samarai pouvait sentir la menace américaine qui pesait sur eux comme un grand poids sur ses épaules. Il n'y avait rien à faire.

À la surprise de Samarai, Saddam ne semblait pas en colère après lui alors qu'il venait de lui annoncer ces mauvaises nouvelles. En fait, il appréciait que Samarai les lui ait données avec honnêteté. "J'ai confiance en toi, et c'est ton opinion", dit-il. "Tu es une personne de confiance, une personne honorable."

Les intenses attaques aériennes démarrèrent trois jours plus tard. Cinq semaines après cela, le 24 février, l'offensive terrestre commença et les troupes de Saddam se rendirent en masse ou furent. Des milliers furent abattus en un lieu appelé le massif de Mutla alors qu'ils essayaient de revenir en Irak; la plupart furent calcinés dans leurs véhicules. L'Irak ne pénétra pas en Irak, mais à part cela la guerre se déroula exactement comme Samarai l'avait prédit.

Dans les jours qui suivirent la débâcle Samarai fut convoqué pour une rencontre avec Saddam. Le Président travaillait dans un bureau secret. Il se déplaçait de maison en maison dans les faubourgs de Bagdad, réquisitionnant des maisons au hasard de manière à éviter de dormir là où les bombes intelligentes américaines pourraient le frapper. Néanmoins, Samarai le trouva n'ayant l'air aucunement troublé, mais curieusement très renforcé par toute cette excitation.

"Quelle est votre évaluation, Général?" demanda Saddam.

"Je pense que c'est la plus grande défaite de l'histoire militaire" répondit Samarai.

"Comment pouvez-vous dire cela?"

"C'est une plus grande défaite qu'à Khorramshahr (l'une des pires défaites lors de la guerre avec l'Irak, avec des dizaines de milliers de pertes irakiennes)."

Saddam d'abord ne dit rien. Samarai savait que le Président n'était pas stupide. Il avait certainement vu comme tout le monde ses troupes se rendre en masse, le massacre au massif de Mutla, la dévastation par mise en miettes causée par la campagne de bombardement américaine. Mais même si Saddam était d'accord avec l'évaluation du général, il ne pouvait se résoudre à l'admettre. Dans le passé, comme à Khorramshahr, les généraux pouvaient toujours être rendus responsables de la défaite. Les militaires seraient accusés de sabotage, trahison, incompetence ou lâcheté. Certains seraient arrêtés et il y aurait des exécutions, après quoi Saddam pourrait confortablement continuer à entretenir l'illusion qu'il avait déraciné la cause de l'échec. Mais cette fois les raisons de la défaite se trouvaient clairement en lui, et cela, bien sûr, il ne l'admettrait jamais. "C'est votre opinion" dit-il brièvement et il s'en alla.

Défait militairement, Saddam il y a bien des années réagit par des machinations et des rêves encore plus sauvages, exprimés dans son jargon typique, lourd, confus, dont la rhétorique est quasi messianique. "Sur ces bases, et en suivant le même concept central et ses constantes authentiques, lié à la compatibilité révolutionnaire requise et au renouvellement ininterrompu des styles, pensées, concepts, potentiels et méthodes de traitement et de comportement, le fier et loyal peuple irakien et ses vaillantes forces armées vaincront comme résultat final de l'immortelle Mère de Toutes les Batailles", déclara-t-il. "Avec eux et à travers eux, les bons Arabes vaincront. Leur victoire sera splendide, immortelle, immaculée, et elle brillera sans qu'aucune interférence ne puisse lui faire ombrage. Dans nos coeurs et nos âmes comme dans les coeurs et les âmes des intelligentes et glorieuses femmes irakiennes et dans la haute spiritualité des hommes irakiens, la victoire est une conviction absolue, selon la volonté d'Allah. La cueillette de son fruit final, en accord avec sa description que le monde entier désignera, est une

affaire de temps dont les manières et la dernière et finale heure sera déterminée par le Miséricordieux Allah. Et Allah est le plus grand!"

Pour aider Allah, Saddam avait déjà lancé ses programmes secrets de développement d'armes nucléaires, chimiques et biologiques.

4. Qaswah (Cruauté)

"L'inondation a atteint son sommet et après la destruction, la terreur, le meurtre et le sacrilège pratiqués par l'entité sioniste agressive, terroriste et criminelle, liée à son allié tyrannique, les USA, ont été stoppés par nos frères et notre loyal peuple luttant dans la Palestine pillée. Si le diable accomplit ses objectifs ici, qu'à Dieu (Allah) ne garde, sa gloutonnerie augmentera sans fin et affligera notre peuple ainsi que d'autres parties de notre vaste patrie."

-- Saddam Hussein, dans un discours télévisé au peuple irakien, le 15 décembre 2001

Au début des années 80, un fonctionnaire de niveau moyen travaillant au Ministère de l'Habitation à Bagdad vit plusieurs de ses collègues accusés par le régime de Saddam d'avoir accepté des pots de vin. Les accusations, croit-il, étaient probablement vraies. "Il y avait beaucoup de corruption à bas niveau dans notre service" dit-il. Tous les accusés furent condamnés à mort.

"Tous les gens du service reçurent l'ordre d'assister à la pendaison" dit l'ancien fonctionnaire, qui vit maintenant à Londres. "Je décidai de ne pas y aller, mais mes amis eurent vent de mes plans. Ils m'appelèrent, insistant pour que je change ma décision, m'avertissant que mon refus provoquerait la suspicion envers moi." Aussi alla-t-il. Lui et les autres de son bureau furent conduits dans la cour de la prison, où ils virent leurs collègues et amis, avec qui ils avaient travaillé pendant des années, dont les enfants avaient joué avec leurs enfants, avec qui ils étaient allés à des fêtes, des pique-nique, sortir avec des sacs enveloppant leur tête. Ils regardèrent et écoutèrent les accusés implorer, pleurer et protester de leur innocence de l'intérieur des sacs. Ils furent pendus un à un. Le fonctionnaire décida alors de quitter l'Irak.

"Je ne pouvais plus vivre dans un pays où se passent de telles choses", dit-il. "C'est mal d'accepter d'être corrompu, et ceux qui l'étaient devaient être emprisonnés. Mais les pendre? Et ordonner à leurs amis et collègues de venir regarder? Quiconque a été témoin d'une telle cruauté ne peut volontairement rester et continuer à travailler dans de telles conditions."

La cruauté est l'art du tyran. Il l'étudie et il l'adopte. Son règne est basé sur la peur, mais la peur n'est pas suffisante pour stopper tout le monde. Quelques hommes et femmes ont un grand courage. Ils sont prêts à risquer la mort pour s'opposer à lui. Mais le tyran a ses moyens pour contrer même ceux-ci. Parmi ceux qui ne craignent pas la mort il en est qui craignent la torture, la disgrâce, l'humiliation. Et même ceux qui ne craignent pas ces choses peuvent craindre pour leurs parents, frères, soeurs, épouses et enfants. Le tyran utilise tous ces moyens. Il n'ordonne pas seulement des actes de cruauté, mais aussi des spectacles cruels. C'est ainsi que Saddam fit pendre les 14 accusés de sionisme en 1969 sur la place publique, et laissa les corps pendus en évidence. Ainsi Saddam enregistra sur bandes vidéos la purge de la salle de conférence de Bagdad et envoya des copies de ces bandes aux membres de son organisation dans tout le pays.

Ainsi des grands leaders du parti furent obligés d'être témoins et même de participer aux exécutions de leurs collègues. Quand Saddam prit des mesures contre les clercs Shia, il exécuta non seulement les mollahs mais également leurs familles. Souffrances, humiliations et mort devinrent un théâtre public. Finalement, culpabilité ou innocence importent peu, parce qu'il n'y a ni loi, ni valeur au-delà de la volonté du tyran: il suffit qu'il veuille arrêter quelqu'un, le torturer, l'éprouver et l'exécuter. Cette pratique ne sert pas seulement d'avertissement, de punition ou de purge mais aussi à prévenir ses sujets, ses ennemis et ses rivaux potentiels qu'il est fort. La

compassion, l'équité, le respect des voies légales sont des signes d'indécision. Et être indécis c'est être faible. La cruauté soutient la force.

Chez les Zoulous on dit que les tyrans sont "pleins de sang". Selon une estimation, durant la troisième et la quatrième année du règne formel de Saddam (1981 et 1982) plus de 3000 irakiens furent exécutés. Les horreurs commises par Saddam durant les trente années de son règne formel mériteront un jour un musée et des archives. Mais, cachés parmi ses atrocités les plus horribles, il y a quelques petits actes qui illustrent sa personnalité. Taher Yahya était Premier Ministre d'Irak quand le parti Baas prit le pouvoir en 1968. On rapporte qu'en 1964, quand Saddam était en prison, Yahya avait arrangé une réunion personnelle avec lui et avait essayé de la forcer à se retourner contre les baasistes et à coopérer avec le régime. Yahya avait été officier dans l'armée pendant toute sa vie adulte, et il avait été une fois l'un des membres éminents du parti Baas, l'un des supérieurs de Saddam. Mais il avait encouru le mépris durable de Saddam. Après sa prise de pouvoir, Saddam fit enfermer Yahya en prison, un homme éduqué dont il n'aimait pas la sophistication. Sur ses ordres, Yahya reçut l'ordre de pousser une brouette de cellule en cellule, collectant les seaux hygiéniques des prisonniers. Il devait crier "Ordures! Ordures!" L'humiliation de l'ancien Premier Ministre réjouissait Saddam jusqu'au jour où Yahya mourut en prison. Il aime toujours raconter l'histoire, ricanant aux mots "Ordures! Ordures!".

Dans un autre cas, le Général de Brigade Omar al-Hazzaa fut entendu dire du mal du Grand Oncle en 1990. Il ne fut pas simplement condamné à mort. Saddam ordonna qu'avant son exécution il eut la langue coupée et, pour faire bonne mesure, il exécuta aussi le fils d'al-Hazzaa, Farouk. Les maisons d'al-Hazzaa furent rasées et sa femme et ses enfants laissés dans la rue.

Saddam est réaliste concernant les représailles brutales qui seront déclenchées s'il venait à perdre son pouvoir. Dans leur livre "Hors des cendres" (1999), Andrew et Patrick Cockburn parlent d'une famille qui se plaignit à Saddam qu'un de leurs membres avait été injustement exécuté. Il ne s'excusa pas et leur dit: "Ne pensez pas que vous pourrez vous venger. Si jamais la chance vous en est donnée, au moment où vous nous atteindrez il ne restera pas un brin de chair sur nos corps." En d'autres termes, s'il devenait jamais vulnérable, ses ennemis le dévoreraient rapidement.

Même si Saddam a raison de penser que la grandeur est sa destinée, sa légende sera empreinte de cruauté. C'est quelque chose qu'il trouve peut-être regrettable mais nécessaire, ce trait de caractère éclairant sa stature. Un homme plus faible n'en aurait pas le courage. Son fils Uday se vanta une fois que dans leur enfance, lui et son frère Qusay, furent amenés à la prison par leur père pour être témoins de torture et d'exécutions, pour qu'ils fassent front à leurs "futurs tâches difficiles", dit-il. Cependant aucun homme n'est monolithique. On sait que même Saddam s'est affligé de ses excès.

Certains qui le virent pleurer au pupitre durant sa purge de 1979 considèrent cela comme une comédie, mais Saddam avait déjà précédemment fondu en larmes. Durant la vague d'exécutions qui suivit sa prise formelle de pouvoir, selon la biographie écrite par Saï d Aburish, il s'enferma dans sa chambre à coucher pendant deux jours et en émergea avec les yeux rouges d'avoir pleuré. Aburish raconte que Saddam fit alors des condoléances impudentes mais sincères à la famille de Adnan Hamdani, le dignitaire qui avait été le plus proche de lui pendant la décennie précédente. Il n'exprima pas de remords, l'exécution avait été nécessaire, mais de la tristesse. Il dit à la femme de Hamdani en s'excusant, que des "considérations nationales" doivent prévaloir sur les considérations personnelles. Ainsi, à l'occasion, l'homme Saddam déplore ce que le tyran Saddam doit faire. Durant la guerre civile, Abraham Lincoln fit une distinction tranchée entre ce qu'il ferait personnellement, abolir l'esclavage, et ce que sa responsabilité exigeait de lui:

maintenir la Constitution des Etats-Unis. Saddam ne devrait ressentir aucun conflit de ce genre; par définition les intérêts de l'état sont les siens propres. Mais il les ressent néanmoins.

Le conflit entre ses priorités personnelles et ses priorités en tant que Président a été particulièrement douloureux dans sa propre famille. Deux de ses gendres, les frères Saddam et Hussein Kamel s'enfuirent en Jordanie et révélèrent des secrets d'état, concernant les programmes d'armes nucléaires, chimiques et biologiques, avant de revenir en Irak de façon inexplicable, puis y être mis à mort.

Uday Hussein, le fils aîné de Saddam, est connu pour être, selon tous les témoignages, un criminel sadique, sinon complètement fou. C'est un homme grand, brun, bien bâti, âgé de 37 ans qui, par son narcissisme et son obstination, est presque la caricature de son père. Uday a tous les instincts brutaux de son père et, apparemment, rien de sa discipline. Il est un ivrogne notoire, et connu pour dessiner lui-même sa garde robe fantaisiste. Des photographies le montrent portant d'énormes noeuds papillons et des costumes dont les couleurs s'harmonisent avec celles de ses voitures luxueuses, dont une d'un rouge éclatant striée de blanc et une autre moitié rouge et moitié blanche. Certaines de ses vestes ont un revers d'un côté mais pas de l'autre.

Ismail Hussain, le malheureux soldat irakien qui perdit une jambe dans le désert koweïtien, attira l'attention d'Uday comme chanteur après la guerre. Il devint l'artiste préféré du Premier Fils et fut invité à chanter lors des fêtes énormes que Uday organisait chaque lundi et mardi. Les fêtes se tenaient dans un palais, que Saddam avait construit sur une île du Tigre près de Bagdad. L'opulence était époustouflante. Toutes les poignées de porte et robinetteries du palais étaient en or.

"Durant les réceptions", dit Ismail, qui vit maintenant à Toronto, "je chantais et Uday montait sur la scène avec une mitraillette et commençait à tirer au plafond. Tout le monde se jetait à terre, terrorisé. J'avais l'habitude d'être au milieu d'armes, bien plus grandes que la kalashnikov de Uday, aussi je continuais à chanter. Parfois, durant ces réceptions il y avait des douzaines de femmes et seulement cinq ou six hommes. Uday insistait pour que chacun s'enivre avec lui. Il interrompait ma prestation, montait sur la scène avec un grand verre de cognac pour lui et un autre pour moi. Il insistait pour que je le boive entièrement avec lui. Ce n'est qu'après qu'il soit complètement saoul qu'apparaissaient les armes. Il terrorisait ses amis, parce qu'il pouvait les faire emprisonner ou tuer. Je l'ai vu une fois se mettre en colère contre un de ses amis. Il lui donna un coup de pied au cul si violent que sa botte s'envola. L'homme courut pour retrouver la botte, puis la remit sur le pied d'Uday, tandis que celui-ci le maudissait."

L'appui d'Uday ouvre la porte pour un chanteur comme Ismaël et lui permet de passer régulièrement à la télévision irakienne. Uday exige une commission pour services rendus, et il peut défaire une star aussi rapidement qu'il l'a faite. C'est la même chose en sport. Raed Ahmed était un haltérophile olympique qui porta le drapeau irakien lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux d'Atlanta en 1996. "Uday était le président du comité olympique et de tous les sports en Iran"

Ahmed me dit un peu plus tôt cette année, dans son appartement dans la banlieue de Détroit. "Pendant les camps d'entraînement il surveillait attentivement tous les athlètes, restant en contact avec les entraîneurs, les poussant à pousser les athlètes à fournir plus d'efforts. S'il est mécontent des résultats d'un athlète, il enverra les entraîneurs et l'athlète dans la prison qu'il maintient à l'intérieur même du bâtiment du comité olympique. Si vous vous engagez sur un certain résultat, et échouez à l'atteindre en compétition, la punition est alors une prison spéciale où l'on torture les internés. Certains athlètes abandonnèrent quand Uday prit le pouvoir sur les sports, y compris certains des meilleurs dans leur discipline. Ils avaient compris que le jeu n'en valait pas la chandelle. D'autres comme moi, aimait leur sport, et le succès peut être le point de départ de

meilleures choses en Irak, comme une belle voiture, une belle maison, une carrière. J'ai toujours évité la punition. J'étais prudent et ne promettais que ce que j'étais sûr de pouvoir tenir. Je disais toujours qu'il y avait de fortes chances que je sois battu. Puis, quand je gagnais, Uday était heureux."

Ahmed avait l'air d'un géant dans son petit salon, ses épaules presque aussi larges que le dossier de son canapé. Le monde de Saddam et de Uday le frappe maintenant comme un pays des merveilles bizarre, toute une nation otage des caprices d'un tyran et de son fils fou. "Quand je suis passé à l'étranger Uday a été très en colère" dit-il. "Il rendit visite à ma famille et les questionna: "Pourquoi Ahmed a-t-il fait une telle chose?" demandait-il "je l'avais toujours récompensé". Mais Uday est méprisé."

Saddam tolérait les excès d'Uday, ses fêtes d'ivrognes, sa prison privée à l'état-major du comité olympique, jusqu'à ce qu'Uday assassina l'un des principaux assistants du Grand Oncle en 1988. Uday essaya de suite de se suicider avec des somnifères. Selon les Cockburn, "alors que l'on pompait son estomac, Saddam arriva dans la salle des urgences, écarta les médecins, et frappa Uday au visage, criant "ton sang coulera comme celui de mon ami!" Son père s'adoucit, et le meurtre fut déclaré comme étant un accident. Uday passa quatre mois en incarcération puis quatre mois avec un oncle à Genève avant d'être arrêté par la police suisse pour port d'arme cachée et expulsé. De retour à Bagdad, en 1996, il y eut une tentative d'assassinat contre lui. Il fut atteint de huit balles et il est maintenant paralysé en dessous de la ceinture. Son comportement l'a disqualifié comme successeur de son père. Saddam a fait durant les dernières années de gros efforts pour préparer Ousay à lui succéder, un héritier plus calme, plus discipliné et plus respectueux.

L'attentat contre Uday fut un avertissement pour Saddam. Il est dit qu'un petit groupe de dissidents irakiens, bien éduqués, dont aucun n'a été arrêté malgré des milliers d'arrestations et d'interrogatoires, commit cet attentat. Les conjurés sont, selon la rumeur, associés à la famille du général Omar al-Hazzaa, l'officier dont la langue avait été coupée avant qu'il ne soit exécuté avec son fils. C'est peut-être vrai, mais on ne manque pas de clans touchés en Irak.

Alors que Saddam approche de son 66ème anniversaire, ses ennemis sont nombreux, forts et déterminés. Il fêta la défaite électorale de George Bush en 1992 en tirant au fusil du balcon du palais. Dix ans plus tard un nouveau Président Bush est à la Maison Blanche, avec une nouvelle mission nationale d'éliminer Saddam. Aussi les murs qui protègent le tyran montent-ils de plus en plus haut. Ses rêves pan arabiques et son rôle historique deviennent de plus en plus irréels. Dans ses moments de lucidité Saddam doit savoir que même s'il réussit à s'accrocher au pouvoir jusqu'à la fin de sa vie, ses chances d'être le père d'une dynastie sont très minces. Quand il se retire dans des lits secrets chaque nuit, s'asseyant pour regarder un de ses films favoris à la télévision ou lire un livre d'histoire, il doit savoir que tout se terminera mal pour lui. Tout homme qui lit autant que lui, qui étudie les dictateurs de l'histoire moderne, sait qu'à la fin ils sont tous renversés et méprisés.

"Son but est d'être le leader de l'Irak pour toujours, pour aussi longtemps qu'il est en vie" dit Samarai. "C'est une tâche difficile, même quand les Etats-Unis ne vous prennent pas pour cible. Les Irakiens sont un peuple sans merci. C'est l'une des nations les plus difficiles à gouverner. Pour établir son propre régime Saddam a versé tant de sang. Si son but est que son pouvoir soit transféré à sa famille après sa mort, je pense que cela est du domaine des voeux inaccessibles. Mais je pense qu'il a perdu tout contact avec la réalité depuis longtemps."

C'est pourquoi à la fin Saddam échouera. Sa cruauté a créé des vagues énormes de peur et de haine, et cela l'a aussi isolé. Il n'est plus au contact. Ses discours aujourd'hui résonnent comme

un disque rayé. Ils ne résonnent même plus dans le monde arabe où il est méprisé autant par les laïques libéraux que par les conservateurs musulmans. En Irak même il est haï universellement. Il accuse les sanctions de l'ONU et l'hostilité des Etats-Unis pour la paralysie de l'état, mais les Irakiens comprennent qu'il en est la vraie cause. "Chaque fois qu'il commençait à blâmer les Américains pour ceci ou cela, nous nous regardions les uns les autres en levant les yeux au ciel" dit Sabah Khalifa Khodada, l'ancien major irakien qui fut déshabillé et désinfecté pour une rencontre avec le Grand Oncle. Les forces qui le protègent savent aussi cela, elles ne vivent pas toujours derrière les murs. Leur loyauté est commandée par la peur ou l'intérêt et basculera de manière décisive dès qu'une alternative apparaîtra. La clé pour en finir avec la tyrannie de Saddam est de trouver une alternative. Ce ne sera pas facile. Saddam n'abandonnera jamais. Le renverser signifie quasi certainement le tuer. Il maintient son pouvoir sur l'état comme il protège sa vie. Il n'y a aucune panique dans son combat.

Mais malgré toutes ces menaces environnantes, Saddam se voit comme un personnage immortel. Rien ne peut mieux illustrer cela que l'intrigue de son premier roman Zabibah et le roi. C'est une simple fable qui se déroule dans un passé arabe mythique, sur un roi enfermé derrière les hauts murs de son palais. Il se sent coupé de ses sujets aussi sort-il parfois pour les rencontrer. Lors d'une sortie dans un village rural le roi est frappé par la beauté de la jeune Zabibah. Elle est mariée à époux brutal, mais le roi la convoque en son palais, où ses manières rustiques sont d'abord méprisées par les courtisans sophistiqués. Avec le temps la douce simplicité et la vertu de Zabibah charment la cour et lui gagnent le cœur du roi, bien que leurs relations restent chastes. La questionnant sur ses méthodes rudes, le roi est rassuré par Zabibah qui lui dit: "Le peuple a besoin de mesures strictes de façon à se sentir protégé par cette sévérité." Mais des forces obscures envahissent le royaume. Des étrangers infidèles pillent et détruisent le village, aidés par le mari jaloux et humilié de Zabibah, qui la viole. (Cet outrage se produit le 17 janvier 1991, le jour où les Etats-Unis et leur coalition commencèrent leurs attaques aériennes contre l'Irak). Zabibah est tuée; le roi vainc son ennemi et tue le mari de Zabibah. Puis il tente l'expérience de donner plus de liberté à son peuple mais ils se combattent entre eux. Leurs querelles sont interrompues par la mort du bon roi qui leur fait réaliser sa grandeur et son importance. Les sages avis de Zabibah la martyre leur reviennent en mémoire: le peuple a besoin de mesures strictes.

Et ainsi Saddam défend la simple vertu et le glorieux passé arabe et rêve que son royaume, bien qu'il soit universellement dédaigné et sali, se lèvera à nouveau et triomphera. Comme le bon roi, il est vital d'une certaine manière qu'il ne soit pas bien compris jusqu'à sa fin. Nous n'en prendrons tous conscience que lorsque nous étudierons les paroles et les actes de son âme magnifique et intraitable. Il attend ce moment de triomphe dans un futur distant et glorieux qui sera le pendant d'un passé distant et glorieux.

Mark Bowden, mai 2002.